

UNIVERSITE PAUL-VALERY - MONTPELLIER III
ARTS ET LETTRES, LANGUES ET SCIENCES HUMAINES

U.F.R. V PSYCHOLOGIE

VIVRE SEPARÉ

- une étude auprès des enfants et des adolescents " cas sociaux "

MEMOIRE

présenté en vue de l'obtention du D.E.S.S.
de Psychologie Clinique

par

Gianella CATHAN

Directeur de Mémoire : Melle Y. PAPPAS

Garante de Stage : Mme M. MELJAC

- NOVEMBRE 1986 -

REMERCIEMENTS

=====

Je remercie Mademoiselle PAPPAS de m'avoir suivie et aidée de ses conseils au long de ce mémoire. J'exprime toute ma gratitude à Madame MELJAC pour le soutien moral qu'elle m'a témoigné et pour son apport inestimable dont je lui suis immensément redevable. Je tiens aussi à remercier les enfants et adolescents de l'Enclos Saint-François, et en particulier A... et P... sans qui ce travail ne se serait pas réalisé. Mes remerciements s'adressent enfin au personnel de l'Enclos Saint-François qui m'a permis d'effectuer ce stage.

Je dédie ce mémoire

à

tous les êtres qui me sont chers.

S O M M A I R E

	Pages
- <u>PROLOGUE</u>	I
- <u>INTRODUCTION</u>	8
- <u>PREMIERE PARTIE :</u>	
- LE PLACEMENT EN INSTITUTION.....	15
+ Présentation de l'Enclos.	
+ Le groupe - Milieu de vie de l'enfant.	
+ L'institution et le travail de deuil.	
- LA DETTE ET LE DON.....	30
- <u>DEUXIEME PARTIE :</u>	
- ETUDES DE CAS.	
+ Premier cas (A.).....	38
+ Deuxième cas (P.).....	68
- <u>CONCLUSION</u>	96
- <u>BIBLIOGRAPHIE</u>	98

P R O L O G U E

Il n'est de vie possible que sous le signe de la séparation.
Vivre c'est être seul.

Mais si le principe de l'individuation pose l'être humain dans le réel en tant qu'être différencié, discriminé de tout ce qui n'est pas lui-même, l'individuation sur le plan psychique représente quelque chose de plus malaisé à définir.

L'individuation, autrement dit la différenciation, implique à ce niveau un long et délicat processus soumis à de multiples contingences qui auront pour effet soit de le renforcer, soit de l'entraver.

La séparation constitue l'axe même de ce processus de différenciation qui sous-tend, lui-même, celui par lequel l'être humain s'autonomise.

On peut dire de cette autonomie psychique de l'être humain pourtant, qu'elle n'advient jamais tout à fait, ou plutôt qu'elle est en perpétuel devenir.

La séparation implique toujours une violence. Et la vie commence dans une rupture : celle du corps de l'enfant de celui de la mère, entraînant son lot inévitable d'angoisse, sans doute le premier affect éprouvé par l'être humain à sa venue au monde.

Si la séparation est souvent déchirure, physique ou morale, pour l'être qui l'éprouve, elle constitue, néanmoins, la rançon incontournable dans le processus du devenir adulte.

Sans elle, le petit enfant ne pourrait se différencier de l'Autre - la figure maternelle - et se dégager progressivement des garants de sa protection et de sa sécurité initiales.

Dans les conditions normales, ce processus de séparation s'effectue à la fois sur les registres physique et symbolique, la mère répondant de manière de plus en plus espacée aux appels du nourrisson.

Avec le décalage grandissant qui se produit ainsi dans l'adéquation de la réponse maternelle à l'appel de l'enfant, se tisse l'univers du fantasme. Ainsi s'ouvre l'espace du désir d'où naîtra la parole, d'où émergera l'être parlant.

La séparation est au coeur même de la vie. Et comme chaque fois que nous pénétrons au coeur de la vie, se déploie ici encore le champ du paradoxe.

Avec tout ce qu'elle implique de dépouillement de notre Avoir, souvent plus profondément de notre Être, la séparation est inductrice de créativité. Ce potentiel créateur de l'évènement-séparation est renfermé dans l'étymologie même du terme : "se-parere" en latin voulant dire : engendrer ou encore : s'habiller, se parer. Ici réside déjà le paradoxe établissant l'équivalence entre ce qui est synonyme de coupure, de déchirement, de dépouillement, et l'acte même de s'habiller voire de se parer ; entre ce qui est imaginativement associé à la mort et l'acte même d'engendrer.

On pourrait exemplifier ce paradoxe par des parallèles dérivés de la nature. Ainsi le processus de séparation chez l'être

humain ne serait-il pas comparable aux coups de ciseau donnés par le sculpteur dans la pierre informe pour lui "insuffler la vie" ? Car le petit enfant, rappelons-le, est d'abord indifférencié de ce qui l'environne, jusqu'à ce que le jeu de la présence-absence de la mère ne fasse émerger progressivement sa forme propre qui, se dessinant selon les contours de son image spéculaire, délimite en même temps pour lui un dehors et un dedans.

On peut étendre plus loin la comparaison, cette fois avec ce qu'induit chez l'arbre - ce grand symbole d'ailleurs de l'être humain - la taille de ses branches : celles-ci favorisant sa floraison, stimulant son épanouissement.

Si la coupure s'opère ici sur l'objet lui-même et non d'avec un objet extérieur à lui, ne pourrait-elle symboliser cette séparation, cette rupture d'avec soi à laquelle le fait de vivre, souvent, nous contraint ? Je veux parler de cet "effeuillement" du Moi, si j'ose dire, qui survient immanquablement lorsque le réel, au travers de la souffrance, percute et fait des brèches dans le champ de l'imaginaire qui est le domaine à proprement parler du Moi.

Le tissu du Moi lui-même est constitué des écheveaux entrelacés, inextricablement mêlés de l'Être et de l'Avoir. Dans la constitution du Moi, ces deux modes s'interpénètrent intimement en ce sens que le Moi - qui désigne habituellement l'Être - est constitué d'objets au départ extérieurs à lui, qui sont par la suite intériorisés par un processus d'introjection.

Par le phénomène de l'introjection, de même que par la projection de notre moi sur les objets d'amour (et de haine), on imagine que la séparation d'avec l'objet équivaut dans l'imaginaire, souvent, à une séparation d'avec soi-même. "Ca m'arrache le coeur" dit-on sous l'emprise de la douleur qui nous afflige. Lorsque l'objet d'amour nous délaisse, la rupture manque rarement d'entamer notre Moi dans ses sous-bassements narcissiques mêmes. Le Moi, dans sa dimension spéculaire, est ébranlé, et l'image se déchire sous l'impact du réel, de cette souffrance in-imaginable. Avec la perte de l'objet, c'est une partie de nous-même qui s'en va. Dans le royaume chatoyant de l'imaginaire, les contours de l'objet et du Moi ne sont jamais distincts.

Séparation et solitude ont une même consonnance. D'un bout à l'autre de l'expérience existentielle, la solitude s'éprouve comme la pierre d'achoppement de notre parcours. Elle en est aussi, cependant, la pierre de touche, celle-là même qui nous restitue notre pleine valeur en tant qu'être à part, unique, substituable à aucun autre.

Assumer toute la solitude liée à sa condition d'être individué - donc séparé - c'est l'inéluctable confrontation à laquelle est appelé tout être humain.

Sa finitude d'être qui se sait mortel lui rappelle d'ailleurs qu'il est irrévocablement seul. Qu'il le veuille ou non, la séparation ou la perte d'êtres chers, les accidents portant atteinte à l'image de son corps, la vieillesse, la mort enfin, le replacent face à cette solitude et le convient au détachement, détachement des

autres en lesquels il a investi, détachement de l'image narcissique de soi si précieusement cultivée, si farouchement défendue. L'homme doit ainsi vivre l'incessante épreuve des détachements successifs jusqu'au dépouillement final qui est le renoncement à la vie, à son propre corps.

On peut dire dès lors que la grandeur de l'homme, tout au moins que sa force, réside dans la capacité qu'il a d'accepter le renoncement aux objets dans lesquels il a investi. En d'autres mots, dans sa capacité à être Seul - seul face à l'objet perdu, seul jusqu'au-devant du miroir qui se brise.

On imagine ce que peut comporter de douloureux la réalisation de cette solitude-là, et par voie de conséquence tout ce que l'homme est tenté d'entretenir comme fantasmes lui permettant d'échapper à cette réalité trop souvent insupportable psychiquement.

Car accepter d'être ainsi seul, c'est reconnaître l'autre dans sa radicale altérité, c'est se tenir à l'écart du piège qui consiste à rechercher en l'autre sa propre image, c'est résister à la tentation du Même qui abolirait la différence, de cette fusion imaginaire avec l'autre qui aliènerait l'intégrité de chacun.

Si cette tentation est toujours prégnante au coeur de l'être humain, c'est qu'elle jette le voile précisément sur cette radicale différence entre l'Autre et Moi. Et si c'est dans le miroitement fascinant du visage de l'Amour qu'elle guette au plus fort, c'est que l'Amour fait chanter la promesse que par elle, sera étanchée la soif éternelle qui consume le coeur de l'homme : cette soif de ce qu'il serait convenu d'appeler, en empruntant un titre de Huxley :

"La paix des profondeurs" - état de béatitude suprême où l'angoisse fondamentale à l'homme, celle de sa solitude, de sa condition d'être séparé de... serait apaisée à travers une communion, pour ne pas dire, une fusion avec l'autre.

Il va sans dire que si elle passe outre de l'essentielle altérité de cet autre, la "béatitude" de cette communion risque à son état limite de se colorer des teintes de l'enfer psychotique. Il n'y aurait plus communion, autrement dit : union avec, impliquant à priori la dualité, la différence, mais la disparition de l'un dans l'autre, l'engloutissement d'une image par une autre image.

Si la solitude demeure le drame par excellence de l'homme ; si son état d'être séparé de ... se rappelle à lui telle une blessure jamais complètement refermée, c'est qu'elle plonge ses racines dans la nostalgie lointaine d'un paradis à jamais perdu pour lui. La nostalgie d'un temps originel où le petit enfant et sa mère ne faisaient qu'Un ; où il dépendait pour vivre, certes du sein de sa mère, mais plus encore de ce regard d'amour dont elle l'enveloppait.

Le nourrisson qui fixe le visage maternel en tétant, boit plus que le lait lui-même, ce qui lui est donné "à travers" le lait. Ce lait qui comble le besoin alimentaire de l'enfant devient symbole d'une autre nourriture - toute aussi vitale pour lui psychiquement. Dans le visage maternel, ce qu'il cherche peut-être, c'est un signe qu'il la comble tout autant qu'elle-même le comble.

Telle est la particularité de l'être humain qu'il ne peut naître qu'à travers le regard d'un Autre. Avant même que son image ne prenne pour lui un sens, c'est miré dans le regard de cet Autre - la figure maternelle - qu'il aperçoit le reflet de ce qu'il est, pour Elle, à travers Elle.

"La beauté est dans l'œil de celui qui contemple" dit le proverbe. Il faut à l'enfant humain qu'un regard d'amour l'ait contemplé pour qu'il y puise l'essence de sa "beauté", de sa valeur, de l'estime qu'il se portera à lui-même. Le sentiment de sa valeur en tant qu'être humain ne lui vient pas d'une perception objective de lui-même, saisi en tant qu'entité semblable, en même temps que différente des autres.

La forme objectivable du "Je" perçue dans le miroir passe nécessairement par l'écran imaginaire du Moi, qui dépend de ce premier Regard de la mère posé sur l'enfant.

I N T R O D U C T I O N

J'ai effectué mon stage de D.E.S.S. à l'Enclos Saint-François, qui est un établissement pour enfants et adolescents dits "cas sociaux". Ces enfants souffrent pour la plupart de carences affectives et éducatives, et ont été placés parce qu'ils se trouvaient, au sein de leur propre famille, en danger moral ou physique. Je crois pouvoir dire de cette "expérience" auprès d'eux qu'elle a constitué la plus difficile épreuve de ma formation.

Etre confronté à la souffrance de l'autre, dans la mesure où l'on se laisse toucher par elle, est toujours une aventure plus ou moins douloureuse en soi. Mais se trouver confronté à la souffrance de l'enfant comporte quelque chose de plus fondamentalement éprouvant encore.

Il y a là, en effet, quelque soit l'enfant dont nous témoignons de la souffrance, quelque chose d'insoutenable et de particulièrement révoltant. La souffrance de l'enfant est toujours un scandale. Elle nous remue et nous interpelle au plus profond de nous-même, sans doute dans ces lointaines constellations de notre inconscient où, comme ces étoiles qui n'existent plus, mais qui pour nos yeux brillent encore, persiste l'éclat d'un règne d'or de l'Enfance - mythe que nous cultivons surtout lorsque nous l'avons quittée - et ce en dépit même des réalités pas toujours commodes du monde de l'enfance, mais sur lesquelles la mémoire se complaît à bien vouloir jeter le voile.

Notre inconscient d'adulte recèle ainsi, embaumé de senteurs nostalgiques, le glorieux enfant-roi que nous avons été jadis -cet enfant comblé et comblant- qu'il nous a bien fallu tuer pourtant pour qu'advienne en nous l'être de désir, l'être de communication avec l'Autre, c'est-à-dire, marqué par le sceau de la castration.

C'est bien peut-être de ce meurtre-là que nous ne sommes jamais tout à fait revenus... Meurtre dont il faut, comme le dit S. LECLAIRE en des joyaux de mots (cf "On tue un enfant"), qu'il soit perpétuellement réitéré pour que fleurisse en nous une vie de désir et de création, pour que ce mouvement fondamentalement créateur qui consiste à aller vers l'Autre, à l'accueillir non pas comme cet objet pris dans les reflets de notre propre image mais en tant qu'Autre inaliénablement, soit rendu possible.

Ne serait-ce pas cela même -ce deuil douloureux de l'Enfant en nous- qui rendrait compte du vif sentiment de révolte qui nous anime face à l'enfant en souffrance, en même temps que de l'ambivalence profonde qui marque nos rapports avec lui.?

Le meurtre de l'enfant demeure toujours dans l'imaginaire l'horreur suprême parmi les horreurs imaginables, alors que les notions de meurtre du père, et même de celui de la mère, sont devenues, depuis la conceptualisation et la vulgarisation du complexe d'Oedipe et de sa résolution, passablement plus familières.

C'est quelque part à l'infanticide, ce meurtre inconcevable entre tous, que renvoie tout abandon d'enfant, que celui-ci ait effectivement lieu dans le réel, que l'enfant soit moralement abandonné ou qu'il subisse des sévices physiques ou moraux par ceux qui lui ont

donné la vie ou qui en ont la charge.

Pour revenir à cette ambivalence, dont je disais plus haut qu'elle sous-tend nos rapports avec l'enfant, je désirais faire référence à cette contradiction apparente dans l'attitude de l'adulte qui, d'une part, recèle au fond de lui toujours un désir de protection envers l'enfant, et d'autre part, tend à le méconnaître en tant que personne à part entière, à étouffer sa voix en tant que sujet parlant ayant sa propre vérité, son propre désir qui demandent à être entendus.

A cette parole de l'enfant, l'adulte reste souvent sourd. Il semblerait que profondément cela le dérange que l'enfant puisse avoir, au même titre que lui, droit à une parole dont il serait tenu compte. Quand bien même, en tant qu'adultes, nous disons aimer l'enfant, le respecter, il est rare que notre écoute de ce qu'il peut avoir à dire soit une écoute authentique, dénuée de cette bienveillante condescendance que camouflent souvent nos attitudes protectrices, paternalisantes et même maternantes envers lui.

Alors que le mensonge est formellement interdit à l'enfant, il nous faut reconnaître, nous autres adultes, que nous lui mentons sans cesse en le laissant croire que ce qu'il a à dire nous intéresse, et puis le moment venu de la décision à prendre, du problème à trancher, nous ne consultons que nous-mêmes en tant que seul juge, seule référence, seul arbitre en la matière. N'est-ce pas là l'exemple même du "cause toujours, tu m'intéresses" ?.

L'adulte est ainsi toujours tenté, semble-t-il, de "barrer" l'enfant, d'occulter sa dimension de sujet. Il le barre sans doute

de la même façon dont son inconscient lui rappelle vaguement qu'il fut jadis lui-même "barré" - (cf. le "Sujet barré" formule de LACAN par laquelle il désigne le sujet marqué du sceau de la castration)- et ce pour qu'advienne en lui le sujet désirant et parlant.

Ce dont il fut barré, c'est de la représentation narcissique primaire (cf. LECLAIRE : "On tue un enfant") d'un état de complétude d'où le sentiment du manque était encore absent. Son accession au statut de sujet, dans la pleine acception du terme, a été chèrement acquise puisqu'elle s'est faite à ce prix-là. Serait-ce cette irrémédiable perte qu'il ferait payer inconsciemment à cet autre, qui, par son signifiant même : "infans" c'est-à-dire : celui qui ne parle pas, éveille en lui des affects ambivalents quant à l'irréductible regret d'une jouissance à jamais forclosée, et au désir par ailleurs de ne plus rien savoir de cet enfant qu'il a dû refouler en lui ?.

On pourrait dire que pour demeurer l'adulte que nous avons commencé à être lorsque nous avons accédé à la parole, il nous a fallu déclarer et nous maintenir en guerre contre cette représentation de l'Enfant en nous. Il est concevable, par conséquent, que nous fassions subir à l'enfant -l'autre là devant nous- les contre-coups de cette offensive sans trêve.

Lorsqu'en tant que stagiaire, on débarque dans un établissement où vivent des enfants recueillis parce qu'ils encourent au sein de leur propre famille des dangers physiques ou moraux- le plus

souvent les deux conjugués-, c'est dans tout ce flot d'émotions multiples et contradictoires qu'on se trouve immergé.

Ces enfants qui sont pour la plupart négligés, délaissés moralement par des parents qui ne veulent ou ne peuvent assumer leur fonction éducative et aimante, ces enfants qui ont souffert et souffrent encore de privations affectives plus ou moins graves, nous atteignent toujours inmanquablement en cette part d'enfant en souffrance qui sommeille au fond de nous.

L'autre nous renvoie toujours notre propre image, et ce souvent, tel un miroir déformant qui fait saillir douloureusement certaines faces cachées, soigneusement drapées par les voiles de l'illusion du Moi.

Ce jeu en miroir avec l'autre est un danger qui guette toute personne amenée à entreprendre une action éducative, ou plus encore, psychologique avec l'enfant ou l'adolescent. Si l'identification et la projection constituent les notes de base dans toute relation humaine, se laisser prendre aveuglément dans un jeu identificatoire avec cet autre en souffrance, ne peut qu'aboutir à l'établissement de faux rapports avec lui. Rapports marqués de fausseté, en effet, dans la mesure même où c'est l'ombre de mon Moi que je projette, ce faisant, sur l'autre.

On peut dire de l'identification qu'elle est une arme à double tranchant. Car si la possibilité de s'identifier avec l'autre

constitue la condition même d'une compassion à sa souffrance, en tant que les mécanismes de l'identification dépendent essentiellement de l'image que je me fais de moi-même, je ne puis, par là même, qu'emprisonner l'autre dans les reflets de cette image spéculaire. Aussi longtemps que je le retiens ainsi prisonnier des rêts de mon imaginaire, ce n'est pas d'un Autre qui a sa souffrance à dire -ou à ne pas dire- que je serai à l'écoute, mais aux résonnances de ma propre souffrance, celle-là même dont je ne veux rien savoir consciemment et que l'autre vient raviver. On pressent ici la faille incommensurable qui existe entre la dimension d'un Moi supposé savoir, et d'un Je qui se situerait dans un non-savoir du Sujet.

Dans le cas de ces enfants et adolescents "cas sociaux" souffrant de carences affectives plus ou moins profondes, le piège de l'identification et de la projection sur l'autre de ses propres fantasmes, guette plus particulièrement encore l'adulte qui travaille avec eux. Car ces enfants et adolescents souvent privés très tôt d'une relation fondamentale avec l'Autre, ces êtres qui d'une façon ou d'une autre, laissent entendre le cri déchirant "j'ai mal à ma mère" (cf. LEMAY "J'ai mal à ma mère") nous laissent pressentir une telle déchirure au-dedans d'eux-mêmes, un sentiment de manque si profond, leur demande d'amour est si a-vide, que nous sommes souvent pris de vertige, si l'on peut dire, devant l'ampleur de ce vide affectif perçu en eux.

Le "carencé relationnel", pour employer le terme que LEMAY utilise pour désigner ces êtres en mal de l'Autre qui n'a pas fonctionné pour eux en tant que figure stable, sécurisante et structurante, éveille et exacerbe chez l'adulte des fantasmes se rattachant à l'origine même de sa vie psychique.

L'enfant carencé qui souffre d'avoir manqué d'amour, pour le dire bêtement, nous renvoie à ce manque fondamental, cette déchirure originelle sur laquelle nous nous sommes construits. Ce qu'ils éveillent en nous, à des degrés différents selon notre propre histoire personnelle, c'est ce sentiment, que nous gardons tous au fond de nous, que nous n'avons pas été aussi aimés, aussi comblés que nous aurions désiré l'être. Le manque perçu en l'autre, c'est l'image reflétée par un miroir grossissant de ce décalage entre ce que nous attendions de notre mère et ce qu'elle nous a apporté. En face de cette souffrance scandaleuse de l'enfant et de l'adolescent carencés, qui est l'écho magnifié de notre propre insatisfaction, de notre propre déception, nous sommes souvent mués par un désir de réparation qui est à la mesure même de la détresse ressentie chez l'autre.

LEMAY dit justement qu'en toute personne ayant choisi d'aider un autre, existe le fantasme du parent salvateur, fantasme d'autant plus exacerbé lorsqu'il se retrouve face au carencé. Mais si dans l'exercice de ce fantasme, le narcissisme de "l'aidant" et le fantasme de sa toute-puissance s'en trouvent flattés, il est beaucoup moins certain que ceux-là mêmes à qui c'est censé profiter en dérivent des bénéfices sur un plan psychologique.

PREMIERE PARTIE

LE PLACEMENT EN INSTITUTION

=====

PRESENTATION DE L'ENCLOS

L'Enclos Saint-François est une institution agréée et financée par la D.D.A.S.S. (Direction Départementale des Affaires Sanitaires et Sociales) dont le but est de recueillir des enfants dont les parents se trouvent dans l'incapacité partielle ou totale d'assumer l'éducation et les soins nécessaires à leur épanouissement.

Le personnel de l'Enclos est composé du directeur, d'un éducateur en chef, des éducateurs eux-mêmes, d'une psychologue à mi-temps et de 4 auxiliaires de service que sont une infirmière, une lingère, une économe et un cuisinier.

Les raisons qui peuvent motiver une demande de placement pour l'enfant sont diverses : décès d'un des parents, séparation ou divorce des parents, absence de prise en charge affective et éducative, souvent rejet de l'enfant lui-même.

Le placement s'effectue par l'intermédiaire des travailleurs sociaux à qui incombe la responsabilité d'assurer le lien entre la famille de l'enfant et l'institution. Habituellement une action conjointe est entreprise auprès de la famille en vue souvent d'une éventuelle réintégration de l'enfant dans son milieu.

L'enfant est recueilli soit temporairement, soit définitivement (jusqu'à sa majorité) selon les raisons qui motivent le placement, et selon qu'il sera estimé que la famille est en mesure de le reprendre

ou pas. En général, lorsque l'enfant est pris en charge définitivement par l'AD.D.A.S.S., c'est que le juge des enfants aura décidé d'en retirer la garde aux parents qui sont ainsi déchus de leur droit, et l'enfant est alors placé sous la tutelle de l'Etat. Mais ce cas de figure n'est pas la règle pour tous ces enfants qui resteront placés jusqu'à leur majorité. Trop souvent en effet, il est d'abord question d'un placement temporaire, la famille promettant à l'enfant de le reprendre dans un certain délai, puis de prolongement en prolongement motivé par de "bonnes raisons" qu'elle se donne de ne pouvoir encore reprendre l'enfant, il arrive que le placement finisse ainsi par devenir permanent. Cette situation provoque souvent, comme on peut le concevoir, une épuisante guerre de nerfs entre tous les protagonistes en jeu : l'institution, les travailleurs sociaux, la famille elle-même qui a souvent des raisons inconscientes de ne pouvoir/vouloir assumer leur enfant, mais c'est en fin de compte l'enfant lui-même qui souffrira le plus d'une situation dont il est l'enjeu et souvent la victime impuissante.

L'objectif que se donne l'institution est donc de subvenir aux besoins de l'enfant en assurant sa prise en charge matérielle mais aussi et surtout d'assumer la fonction éducative dont les parents se sont momentanément ou définitivement démis. Elle vise le plus souvent par ailleurs la réinsertion de l'enfant dans sa famille autant que faire se peut. C'est dans cette optique surtout que sont entretenus les liens avec elle. Enfin, le but ultime de l'institution est de rendre possible l'insertion de ces jeunes dans la vie sociale et professionnelle en tant qu'adultes responsables et autonomes.

Les enfants placés à l'Enclos sont des garçons dont l'âge varie entre 6 ans et 18 ans, âge de la majorité auquel ils quittent définitivement l'institution pour s'insérer en tant qu'adultes dans la vie professionnelle et sociale. Les garçons vivent sur 6 groupes de 9 enfants en moyenne par groupe. Les groupes sont soit de structure horizontale : où les enfants ont à quelques différences près le même âge, soit de structure verticale : où les enfants de tout âge vivent ensemble sur le même groupe.

La tendance de l'Enclos est de favoriser de plus en plus les groupes de structure verticale car il s'est avéré qu'il existe une meilleure harmonie au sein de ces groupes. Lorsqu'on sait en effet que l'éducateur, lorsqu'il s'occupe d'un enfant en particulier, se trouve en butte souvent à la rivalité des pairs, on peut concevoir que plus la différence d'âge entre eux est grande et moins le phénomène de la rivalité se manifestera. Par ailleurs, les "grands" du groupe ont le plus souvent tendance à démontrer vis-à-vis des "petits" une attitude protectrice, voire paternelle, ce qui cimente davantage les relations au sein même du groupe.

La responsabilité de chaque groupe est confiée à 2 ou 3 éducateurs qui ont pour tâche d'organiser la vie sur le groupe, et de participer aux temps familiaux, c'est-à-dire : le lever, le coucher, les repas, la toilette, les devoirs et les sorties. Ils préparent en outre l'organisation des vacances, des camps d'été, s'occupent de la scolarité et des stages d'apprentissage pour les plus grands, des loisirs et de la vêtue de l'enfant.

Chaque groupe est composé d'un salon où se trouvent la télé et des jeux, d'une cuisine, d'une salle de bains et des chambres qui sont soit individuelles ou partagées à deux.

Le fonctionnement général des groupes varie selon qu'ils sont autonomes pour la préparation des repas, ou qu'ils dépendent pour ce faire de l'organisation centrale de l'Enclos.

En ce qui concerne le mode de fonctionnement des groupes, la tendance de l'Enclos va dans le sens d'une plus grande création de groupes autonomes car le fait pour l'enfant de participer à ce temps important qu'est le repas, l'incite à s'investir davantage dans la vie du groupe.

LE GROUPE - MILIEU DE VIE DE L'ENFANT

Pour le jeune placé en institution, le groupe sur lequel il va vivre, ce souvent pendant plusieurs années, est d'une importance fondamentale. Selon AMADO (1) "Le groupe est non seulement un milieu de vie et un moyen de socialisation, mais il est devenu pour l'éducateur un véritable outil thérapeutique".

Pour la plupart de ces enfants et adolescents dont les parents sont souvent eux-mêmes des exemples d'inadaptation sociale, et

(1) AMADO : "Méthodes psychologiques, pédagogiques et sociales en psychiatrie infantile. Paris, Monographie de l'Institut National d'Hygiène n° 24, 1961).

pour qui l'intégration des règles sociales élémentaires pose problème, il est important que le groupe sur lequel ils vivent réunisse certaines conditions pour pouvoir faciliter chez eux une prise de conscience à ce niveau. Le groupe va constituer son milieu de vie, une micro-société en quelque sorte au sein de laquelle il va évoluer et qui lui renverra, en tant que telle, certaines valeurs qu'il devra reconnaître, respecter et progressivement intégrer. Pour que le groupe devienne un "outil thérapeutique", il lui faut être suffisamment structuré et sécurisant pour l'enfant. Cela implique une force de cohésion du groupe qui sera maintenue principalement par la stabilité de l'équipe éducative elle-même, et une implication à part entière de l'éducateur dans la vie du groupe. Pour l'enfant dont le groupe se défait et se refait sans cesse et qui voit fréquemment changer ses éducateurs, ce manque de continuité de son milieu de vie ne pourra avoir de valeur structurante pour lui, pour ne pas dire qu'il peut même être franchement destructurant..

Il faut se rappeler que ce qui a constitué le drame précisément de ces enfants placés, ce fut les ruptures répétées qui ont endommagé le sentiment d'un continuum existentiel et ont empêché chez eux, l'élaboration de repères structurants.

En tant que les éducateurs représentent la Loi au sein du groupe et qu'ils véhiculent les valeurs que le jeune est appelé à intégrer, cela suppose, par ailleurs, qu'entre eux règne un certain accord concernant les principes qui sous-tendent leurs actions éducatives. Sinon, on imagine que le laxisme ou les désaccords internes entre les

supposés dépositaires d'une Loi ne feront que perpétuer la carence au niveau des repères chez ces jeunes déjà "paumés" par rapport à des figures parentales ayant failli à leur responsabilité.

En tant que l'enfant ou l'adolescent percevra en l'éducateur un être profondément engagé et impliqué dans sa relation avec lui, l'éducateur pourra devenir la "figure significative" et par là même structurante qui aidera à l'élaboration de sa personnalité.

Pour l'enfant et plus encore peut-être pour l'adolescent qui va cristalliser, pour ainsi dire, son identité personnelle en fonction de l'identité de son groupe d'appartenance, l'image positive ou négative qu'il lui renvoie comme aux autres, le groupe sur lequel il vit, est d'une importance capitale. L'image positive que le groupe est à même de cultiver et d'entretenir rejaillira forcément sur l'image de soi de chacun de ses membres, et ceci inversement dans le cas d'une image négative du groupe.

Au départ même, l'investissement par le jeune de ce nouveau milieu de vie qu'est l'institution constitue en soi quelque chose de problématique.

L'enfant placé, même s'il a souffert au sein de sa famille, vit la séparation presque toujours sous le mode de l'angoisse, parce qu'elle est ressentie dans l'imaginaire comme un abandon (un de plus souvent). Ainsi l'enfant, même s'il se sent rejeté par sa famille, s'y accroche et de ce fait oppose au départ même un refus inconscient au mode de vie que lui propose l'institution.

On ne peut, dit-on, servir deux maîtres à la fois; Pour ce qui est de l'enfant placé, celui-ci a souvent l'esprit tellement asservi par des liens conflictuels, paradoxaux à sa famille, qui mobilisent toutes ses énergies psychiques (ne s'accroche-t-il pas en effet à elle avec autant de vigueur que celle-là même met souvent à le rejeter ?), qu'il ne peut plus s'investir ailleurs que dans cette zone imaginaire en lui.

Le jeune se retrouve ainsi écartelé entre deux milieux dont il sent souvent qu'ils sont hostiles l'un envers l'autre, et lui entre les deux, ne sachant où "donner de la tête". Il sent que ses parents sont plus ou moins jugés dans son milieu actuel et alors même qu'il se vit comme trahi, lâché par elle, il tend de toutes ses forces inconscientes à lui demeurer loyal - forces inconscientes parce que sur le plan conscient, il dit parfois leur en vouloir.

Ce qui rend l'investissement de la vie au sein du groupe difficile par ailleurs, c'est que l'enfant croit souvent que son placement n'est que passager. Même si la famille est réticente à le reprendre, elle fait d'habitude de nombreuses promesses quant à son retour prochain, ceci parce qu'elle est aiguillée par des sentiments de culpabilité, se sentant jugée en tant que "mauvais parents".

L'enfant qui ne veut, qui ne peut, pour sa sauvegarde psychique reconnaître ses parents comme mauvais, préfère penser que c'est lui qui est indomptable, inéducable. "Si je suis là, c'est parce que chez moi, je ne faisais que des bêtises", disent la plupart d'entre eux. En mettant en avant cette image de lui-même en tant que "mauvais sujet", l'enfant justifie ainsi le comportement parental. Cette mauvaise image

qu'il se fait de lui, il la réalise aussi le plus souvent à travers son comportement sur le groupe.

L'agressivité qu'il ne peut exprimer envers les parents sera ainsi déplacée sur lui-même et sur les éducateurs qui tiennent lieu imaginativement des figures parentales.

Cet amalgame de facteurs combinés peut rendre le travail des éducateurs fort difficile. D'où la nécessité d'une certaine objectivation des relations éducateurs-groupe. Cette mise en perspective des rapports éducateur-jeune constitue la fonction du psychologue à l'intérieur de l'institution. Gardant une certaine distance par rapport au groupe, il/elle est à même de porter sur ces processus interactionnels un regard objectif qui peut éclairer les éducateurs n'ayant pas, pour leur part, cette possibilité de recul. Le champ de travail du psychologue peut s'étendre par ailleurs à une prise en charge individuelle d'un enfant si besoin est.

On peut dire qu'une des "vertus" essentiellement thérapeutiques de la relation qu'établit l'adulte avec le jeune "cas social" réside dans la Foi du premier en la possibilité de progrès de ce dernier. Cette croyance en ce qu'il peut devenir en dépit même de ce qu'il est actuellement, cette espérance qu'un Autre place en lui et qui l'appelle au-delà de lui-même, peuvent agir tel un catalyseur dans la réalisation de ses potentialités. Pour vivre, l'être humain doit garder au-devant de lui, toujours, le reflet de ce qu'il peut devenir. Dans cette espérance qui le porte en avant, dans cette image qui l'appelle au-devant de ce qu'il peut être et qu'il n'est pas encore, réside le facteur de propulsion de son devenir psychologique.

Dans le cas de l'enfant ou de l'adolescent "cas social" dont les assises narcissiques sont souvent trop précaires pour qu'il puisse se projeter dans l'avenir et y viser quelque réalisation, la foi d'un Autre en ses possibilités peut lui redonner confiance en lui-même. C'est cette espérance que lui reflète l'Autre qui devient en quelque sorte la promesse d'un ad-venir dans lequel il pourra se projeter.

L'INSTITUTION ET LE TRAVAIL DE DEUIL

La charge qu'assume l'institution quant aux fonctions et aux objectifs qu'elle se donne est considérable. Comme est considérable d'ailleurs toute entreprise dont l'enjeu se trouve être des vies humaines. Mais sa responsabilité est encore plus lourde, en ceci qu'il ne s'agit pas seulement de sauvegarder, mais bien de réparer des vies humaines marquées à la base par la rupture et le manque. Tout le défi pour elle consiste en cela justement : cette fonction qui est de se maintenir en tant qu'un lieu de vie possible permettant l'amorce d'un processus de réparation, et ne pas se laisser glisser dans la facilité de n'être qu'un lieu de gardiennage pour l'enfant.

Ce souci doit être constamment à l'esprit des professionnels responsables de ces enfants, surtout lorsqu'on sait que nombre des enfants placés à la D.D.A.S.S. sont issus de parents qui furent eux-mêmes autrefois des "enfants de la D.D.A.S.S."

L'institution, à travers les adultes qui ont la charge de ces enfants et adolescents, devra travailler à les sortir du cycle infernal de leur souffrance qui risque fort sinon de se répercuter telle une tare originelle à leur propre descendance. Toute l'énergie déployée devra servir à briser cette force d'inertie colossale, cette compulsion de répétition qui fait que de génération en génération, la même histoire de souffrance, inexorablement, se reproduit.

Lorsqu'un enfant est placé en institution, cela implique une séparation d'avec son milieu d'origine qui est toujours plus ou moins dramatique, même si elle doit s'avérer plus bénéfique que s'il était resté dans un milieu pathogène pour son développement. Cette rupture d'avec la famille et le changement dans les repères temporo-spatiaux (changement de lieu et des séquences de vie qui affectent sans doute davantage les plus jeunes) impliquent tout un bouleversement psychologique en l'enfant. Pour que le placement ne signifie pas une "séparation sauvage" dont les séquelles sur le plan psychologique seront plutôt dévastatrices que positives, il est important que l'enfant et sa famille soient préparés d'avance à l'évènement de la séparation. Et lorsque le placement lui-même a eu lieu, il est tout aussi vital d'aider l'enfant à réaliser ce travail psychologique d'envergure qu'implique la mise à distance de son milieu d'origine.

Tout placement, même temporaire, implique un certain travail de deuil à entreprendre. Ce travail de deuil, l'enfant ne peut en faire l'économie, car on peut dire qu'il ne sera accessible aux bénéfices psychologiques du placement, que dans la mesure où il présentera à l'égard de sa situation actuelle une certaine disponibilité

émotionnelle. Si toute l'affectivité de l'enfant ou de l'adolescent se trouve bloquée, mobilisée dans le lien souvent ambivalent qui le tient attaché à sa famille -où le désir de renouer les liens, de tout effacer souvent d'un passé pour repartir à zéro, se mêle à la rancune et à l'agressivité envers ceux qui l'ont "lâché"- les énergies psychiques du jeune, captives d'un regard fixé ailleurs que sur la scène de son existence présente, se trouveront dans l'incapacité de s'investir dans l'ici et le maintenant d'une relation potentiellement enrichissante avec ses éducateurs et ses pairs.

La raison d'être de l'institution est de proposer au jeune ayant souffert de carences affectives et relationnelles, des figures stables et sécurisantes symbolisant la Loi et lui offrant l'écoute et la compréhension qui lui ont fait défaut. En ce sens, l'institution à travers les éducateurs en particulier, symbolise d'une part l'instance paternelle en tant qu'elle fait figure d'autorité et de Loi pour l'enfant, et d'autre part parce qu'elle entoure, protège et permet à l'enfant de s'épanouir, on peut dire qu'elle fait aussi fonction de la "bonne mère", d'une "mère-institution" en somme.

La qualité de la relation que le jeune sera en mesure d'établir avec l'éducateur tenant lieu de cette Loi et aussi de cette écoute bienveillante dépend de plusieurs facteurs. Parmi ceux-là figurent les causes et les circonstances de la séparation, la qualité du lien qui unissait la mère et l'enfant, la capacité d'adaptation de l'enfant à ce nouveau milieu où il se trouve. Ce qui déterminera par

ailleurs la qualité de cette relation avec l'éducateur ce sera la mesure selon laquelle l'enfant ou l'adolescent aura accompli un certain travail de deuil par rapport à ses propres parents.

Du côté de l'éducateur, aider le jeune dans ce travail de deuil le place souvent dans une position fort inconfortable. Inconfortable parce que sur le plan de l'imaginaire il se trouve pris, pour ainsi dire, entre deux chaises. Rivé de par les projections fantasmatiques de l'enfant en tant que tenant-lieu de la figure parentale, l'éducateur doit en outre se garder de la tentation qui serait d'assumer auprès de l'enfant la fonction de la "mère réparatrice" et comblante. La difficulté conjointe d'une situation où l'éducateur est mis à la place d'un autre, et où lui-même doit se dégager de l'emprise d'un fantasme qui le ferait "se prendre pour", se mettre "en position de" quelqu'un qu'il n'est pas, à savoir cette figure toute puissante qui sauverait l'enfant, qui guérirait ses blessures, ce double piège qui l'interpelle ainsi dans un rôle de parent qu'il n'est pas, et n'a pas à être pour l'enfant, le place dans une position délicate, imaginaiement parlant, par rapport aux parents réels de l'enfant. C'est ainsi que souvent le silence est maintenu autour des géniteurs de l'enfant.

Mais l'éducateur n'est pas le seul qui soit susceptible d'être embarrassé par l'évocation du lien de l'enfant avec ses parents. Confrontée à ces enfants à travers mes relations avec eux en tant que stagiaire psychologue, j'ai moi aussi été tentée à observer ce "voeu de silence" autour de quelque chose qui est ressenti

comme étant "tabou". Du caractère sacré qu'il revêt idéalement dans notre imaginaire, le lien familial déchu devient ainsi tabou. La gêne, le souci de ne pas vouloir remuer la boue du passé, de faire table rase de ce même passé, sont autant de prétextes pour l'adulte côtoyant le jeune "cas social" de ne pas être confronté à tout ce que suscite en lui l'évocation des parents -générateurs de celui-ci.

Tout au fond de nous-même, nous ne pouvons sans doute nous empêcher de condamner, de jeter la pierre à ces "mauvais parents", sentiment qui laisse transparaître en filigrane son pendant psychologique, à savoir que les "bons parents" quelque part, ce serait nous.

C'est peut-être toute cette problématique qui se joue en l'adulte qui rend compte de la difficulté où il se trouve d'aider l'enfant à faire un réel travail de deuil par rapport à sa famille. Travail de deuil qui nécessite, pour ce faire précisément, que les liens affectifs qui le rattachent à ses parents soient "parlés". Le travail de deuil que l'enfant séparé de sa famille doit effectuer ne se fera pas en optant pour la politique de l'autruche qui est de s'obnubiler volontairement les yeux et les oreilles devant une réalité de souffrance dont l'évocation même est pénible à supporter. Elle se fera au contraire en faisant surgir à la pleine lumière de la conscience la rancune et la haine souvent inconsciente envers l'Autre -la mère frustrante- lieu et source d'une insatisfaction permanente suscitant des revendications qui, motivées par l'espoir désespéré d'une chasse au fantôme de la mère comblante, alimentent ainsi un lien indissoluble parce qu'essentiellement ambivalent. Même si cette relation première avec la mère a été profondément frustrante, il est néanmoins (sinon

d'autant plus) important d'aider l'enfant à se situer par rapport à sa situation familiale. Tout être humain ayant souffert de troubles affectifs pendant son enfance, ressasse sans cesse un passé dont ~~il~~ a l'impression que tant qu'il ne lui aura pas réglé son compte, il ne pourra vivre pleinement ni le présent ni l'avenir. Tel est aussi le cas pour le jeune "cas social" qui pas plus qu'un autre, ne peut faire table rase d'un passé d'où il puise là même ses ancrages.

La politique de l'A.S.E. (l'Aide Sociale à l'Enfance) mise en pratique par l'institution vise pour cela même idéalement la réinsertion de l'enfant dans sa famille. Mais l'ambiguïté fondamentale, si l'on ose dire, réside dans cette difficulté qu'éprouvent les adultes responsables, lorsque l'enfant est pris en charge par l'institution, de parler avec lui des liens qui le rattachent à sa famille.

Parce que l'enfant ou l'adolescent placé a été dé-placé de son milieu d'origine, et souvent même, a subi de nombreux placements avant celui-là, il risque de se sentir relégué au statut d'un objet qu'on déplace, qu'on transborde d'endroit en endroit. Pour lui plus que pour tout autre, les liens d'origine doivent être maintenus vivants, doivent susciter un dire qui assurera au jeune le support symbolique dont il a besoin pour se penser en tant que sujet inscrit dans une histoire, enraciné dans un passé qui, même s'il fut conflictuel, a constitué néanmoins les balises de sa propre histoire.

La séparation, surtout si elle est définitive, nécessite un deuil à faire, mais non que l'enfant soit amputé de la mémoire de ses origines. Si les bases mêmes du triangle originel sont sapées, sur quoi reposera l'échaffaudage de la personnalité ?.

L'adulte travaillant auprès du jeune doit l'aider à vivre cette séparation d'avec son milieu, et il doit l'aider à s'assumer en tant qu'être à part entière au coeur même de cette séparation.

Si on devait résumer la fonction de l'institution, on pourrait dire qu'elle doit constituer pour le jeune un espace transitionnel lui permettant soit un réinvestissement des relations parentales, soit une réappropriation des énergies libidinales qui pourront s'investir alors sur des objets substitutifs.

Le jeune carencé est resté le plus souvent fixé au stade d'un lien fusionnel avec la mère. Et ce précisément parce qu'il n'a pas connu l'état de symbiose affective avec elle. L'objectif de l'institution étant de favoriser chez ces jeunes un certain processus d'autonomisation, elle doit représenter cet espace intermédiaire où pourra s'effectuer une distanciation du lien trop fusionnel avec la mère. On peut voir dès lors la fonction symbolique de l'institution comme résidant dans cette dimension tierce qui, tenant lieu d'une instance séparatrice entre la mère et l'enfant, offre à celui-ci la possibilité d'un détachement dans l'imaginaire, condition même d'une accession à l'autonomie.

L A D E T T E E T L E D O N

Dans le lexique allemand, le même terme "schuld" désigne en même temps la "dette" et la "culpabilité". Que la sagesse populaire, souvent cristallisée à travers la langue, ait saisi l'"équivalence" entre ces deux notions nous invite à réfléchir, et nous ouvre par la même, peut-être, une perspective de compréhension de l'être carencé.

Dans leurs connotations psychologiques, les concepts de culpabilité et de dette ont certes partie liée. Le sentiment de culpabilité dérive généralement sa source du Sur-Moi, et le Sur-Moi lui-même, comme dit LACAN, est de l'ordre d'une dette, d'un tribut à payer.

Le Sur-Moi, c'est cette instance de la personnalité qui a introjecté non seulement la Loi dans son sens castrateur, c'est-à-dire les interdits parentaux, mais aussi les idéaux, les désirs et attentes projetés par l'Autre et qui constituent l'Idéal du Moi. Si cette dernière instance trace plutôt les lignes d'aiguillage par lesquelles le sujet va se réaliser en s'établissant dans une identité donnée, LAGACHE précise qu'en tant que c'est l'autorité surmoïque qui détermine la façon dont le sujet devra se comporter, la fonction de l'Idéal du Moi se trouve ainsi subsumée par le Sur-Moi.

Notre désir et notre manière d'être au monde sont ainsi étroitement conditionnées par le désir de l'Autre et par sa Loi.

Dans l'univers régi par le besoin, où ^{pour} le petit enfant se joue constamment la question de vie ou de mort, le désir de l'Autre revêt une valeur d'absolu et par conséquent même de Loi. Dès lors, l'identité à laquelle nous advenons -cette identité suscitée par les attentes projetées par l'Autre- peut être considérée comme de l'ordre d'un "dû" à son égard, en échange même de cette demande d'amour primordiale que nous lui avons adressée pour subsister, pour être tout simplement. C'est ainsi qu'on peut bien le dire : ce que nous sommes, nous le "devons" à l'Autre ; et aussitôt que nous dérogeons des lignes de conduite déterminées par son désir, surgit en nous la culpabilité.

Si la culpabilité est bien le propre de toute névrose en tant qu'elle découle des incompatibilités entre les exigences du Sur-Moi et les élans pulsionnels du sujet, chez l'être privé d'affection maternelle, elle plonge ses racines dans quelque chose de plus primaire encore semble-t-il. Dans la névrose d'abandon que G. GUEX a mise à jour, éclairant cette situation imaginaire d'abandon que vit l'individu ayant été privé d'une relation affective stable et sécurisante avec la mère, la culpabilité diffuse, insidieuse, envahissante que ressent l'abandonnique ne s'origine pas du Sur-Moi selon elle, absent de cette structure. La culpabilité semble ici rattachée au fait même d'être en vie. Elle constitue, avec une angoisse existentielle profonde, le diapason de toute sa gamme affective.

Le sentiment de culpabilité chez l'abandonnique, prend sa source dans cette situation de privation affective précoce qu'il

a connue. Si tant est vrai que le désir est moteur de vie, l'existence de l'abandonnique semble s'inscrire en faux dans la vie puisqu'elle est amputée à la base même du désir de l'Autre qui lui aurait donné sens.

Avant même de naître, l'enfant est le pôle de convergence des projections parentales. Ce sont les désirs parentaux qui vont justifier en quelque sorte son existence, l'inscrivant en même temps dans tout un réseau de signifiants. L'existence humaine ne peut faire sens qu'en référence à l'Autre. Hors du désir de l'Autre, il est convenu de dire, point de salut pour l'enfant. Seul l'amour qu'on lui porte peut l'inscrire au rang de ses semblables, peut l'asseoir dans l'existence en tant qu'une valeur en soi. Sinon, sa réalité psychique reste dominée par un état de non-valorisation. Cette non-valorisation typique de la personnalité abandonnique, sous-tend un masochisme affectif (cf. GUEX) étroitement associé à une culpabilité qui semble intrinsèque à son existence elle-même. C'était comme si seul l'amour de l'Autre dont il a justement été privé, aurait pu le racheter d'une "faute" que constituerait le fait même de vivre.

Si cette forme de culpabilité archaïque trouve une lointaine résonnance avec la Genèse biblique marquée de cette "faute originelle" inhérente à la vie elle-même, dans l'ontogenèse psychologique de l'enfant, cette culpabilité antérieure même à l'oedipe et au Sur-Moi, dérive son origine sans doute des pulsions sadiques-orales de l'enfant à l'égard de sa mère.

Au stade de dépendance absolue qui caractérise l'aube de la vie humaine, l'enfant est dans un état de recevoir uniquement de la mère. Mais cet état n'est pas passif exclusivement, car le nourrisson est en fait actif dans sa demande : il désire "prendre" le sein maternel, le vider, s'approprier en fin de compte ce bon objet de la mère (cf. WINNICOT). Cette attaque de la mère-objet, selon WINNICOT, induit chez l'enfant d'abord l'angoisse, puis la culpabilité. C'est dans les occasions de réparation que lui offrira la mère qu'elle témoignera d'une part que l'agressivité de l'enfant ne parvient pas à l'entamer, et d'autre part qu'il est aussi capable de la combler, de lui donner quelque chose en échange de ce qu'il lui prend.

Pour l'enfant à qui la mère n'a jamais signifié qu'il la comblait, les fantasmes de destructivité qui sous-tendent sa relation à l'objet ne se contre-balancent pas par la conviction intime qu'il a quelque chose de bon à offrir. Ne pouvant rien donner, il ne peut que se cantonner dans une position de demande, de cette demande agressive et perpétuellement à-vide puisque n'ayant jamais reçu son plein d'amour, la demande vis-à-vis de l'autre demeure insatiable. D'où cette mentalité typique du jeune carencé que tout lui est dû.

L'enfant qui a le sentiment qu'il donne à sa mère, reçoit d'elle en échange un autre don. Ce don, c'est le sentiment de sa propre valeur aux yeux de l'Autre (sa mère) puisqu'il réussit à la combler.

Pour l'enfant abandonnique, ce mouvement bilatéral du donner et du recevoir n'a pas eu lieu. Il est resté semble-t-il, dans un état de dette psychique vis-à-vis de l'Autre puisque ses pulsions

d'incorporation n'ont trouvé aucune contre-partie dans des possibilités de réparation, de don. Puisque l'Autre n'a pu supporter cette demande initiale où se mêlaient des fantasmes d'agressivité, n'a pu y répondre positivement, l'enfant se vit comme foncièrement destructeur et mauvais. Ce que l'enfant a incorporé, c'est le mauvais objet de la mère puisque celui-ci s'est dérobé à sa demande.

Parce que l'enfant carencé n'a jamais pu restituer cette dette initiale envers l'Autre, c'est son existence elle-même qui devient coupable. Cette culpabilité abandonnique n'a certes pas le caractère "moral" de la culpabilité surmoïque, le jeune faisant souvent montre, au contraire, d'une lacune totale quant au sentiment de "se sentir en faute", fonctionnant ainsi sur un mode de personnalité rappelant quelques fois la psychopathie. La culpabilité ressentie par le carencé est plus brute, dira-t-on, plus pernicieuse encore, et cela, parce qu'il se sent inconsciemment devoir à l'Autre une vie dont il ne veut pas puisque celle-ci n'a pas été désirée.

La mère aimante amène graduellement son bébé au sevrage, et à accepter cette douloureuse séparation par laquelle il pourra progressivement s'autonomiser. Mais si la séparation survient trop tôt ou se fait mal, il ne s'agit plus pour l'enfant d'une séparation où il peut conserver malgré tout son intégrité psychique, mais d'un arrachement de la mère où il se trouve destitué d'une partie de lui-même.

Ayant manqué de cet amour primordial qui, seul, aurait pu l'asseoir de façon sécurisante dans l'existence, cet espace-temps

entre deux béances, l'être carencé demeure dans une fascination du néant et de l'absolu. Le sens de la mesure lui est inconnu. Ainsi, autant sa demande d'amour est sans limites -parce qu'il reste toute sa vie dans la nostalgie du lien fusionnel avec la mère-, autant l'indolence, l'indifférence face à toutes choses que témoignent les carencés profonds, font pressentir une réalité psychique dés-affectée, minée par un profond sentiment de vide.

Ainsi C., cet adolescent de 16 ans que je rencontre à l'Enclos, manifeste un désintérêt total face aux divers placements dont il a été l'objet. Il semble fatalement résigné à tout. Rien semble-t-il n'accroche son intérêt, ne suscite en lui la moindre passion. Et s'il parle des fois du métier qu'il aimerait faire, ceci paraît comme des projets totalement irréalistes puisqu'il ne fait rien pour les concrétiser.

Le vide en l'abandonnique, qu'aucun objet de la réalité ne peut combler, est à la source d'un mouvement centripète aspirant tout à lui -seule force de vie dont il semble capable-. Cette avidité sans mesure se projette sur tout objet extérieur susceptible d'être bon. L'enfant veut tout garder et vit dans la hantise de perdre. J., 7 ans, à chaque fois qu'il m'aperçoit, se précipite vers moi pour me demander des bonbons. Il ne veut ensuite, en aucun cas, les partager car il a peur, dit-il de les "gaspiller". Par l'accumulation de bonnes choses, l'enfant s'assure ainsi sa propre valeur. Donner, c'est aussi perdre, et le carencé ne vaut, semble-t-il, que par ce qu'il a, non par ce qu'il est. Cela nous renvoie à la problématique ancienne avec

la mère, cet objet premier, extérieur à l'enfant qui le "crée", puis-
que par lui-même il n'est rien sans l'Autre.

L'égocentrisme du carencé n'est tributaire que de sa misère.
C'est en lui redonnant confiance en lui-même, en l'investissant par
le regard valorisant que l'adulte peut porter sur lui, qu'il sera ca-
pable de dépasser ce stade d'avidité pour passer à un stade plus mûr
d'oblativité.

Parce que tout est dû à l'abandonnique, la moindre frustra-
tion provoque souvent un déferlement d'agressivité, des accès de rage
destructrice. Lorsque je signifie à J. que je ne vais pas chaque fois
lui apporter des bonbons, que je ^{ne} suis pas cet objet dont la fonction
est de le "remplir" uniquement, il s'en va en hurlant "tu es une mer-
de" et il crache en ma direction. Mais chaque fois par ailleurs que
je le voyais amorcer quelque mouvement de don, si infime soit-il,
j'encourageais le geste tout en faisant comme s'il était tout à fait
normal.

L'agressivité des jeunes carencés constitue sans doute aus-
si le moyen, pour eux, d'expérimenter une limite dans les choses. Ces
êtres basculent d'un extrême à l'autre. Autant ils pensent que tout
leur est dû parce qu'ils n'ont pas assez reçu -ce qui équivaut à
n'avoir rien reçu- autant ils sont prêts à s'assujettir à l'autre
par besoin de sécurité et d'affection, et ce, jusqu'à l'obnubilation
d'eux-mêmes. Les limites de leur self sont floues puisqu'ils baignent
dans un règne imaginaire où prédomine le désir de fusion. Mais si la
fusion est recherchée, elle est aussi ressentie comme dangereuse, et
l'agressivité devient souvent le moyen de se démarquer en quelque

sorte de l'objet, d'éprouver ses limites. J, pour revenir à lui, a l'habitude de se coller contre moi dans une demande régressive d'affection ; une fois cependant, il saisit un objet denté et le presse contre ma main jusqu'à ce que la douleur pour moi devienne insupportable, puis il s'enfuit dans l'expectative sans doute d'une réprimande de ma part.

Cette expression d'agressivité n'avait peut-être pas une visée destructive envers l'autre que j'étais. C'était un moyen peut-être d'éprouver la réalité de cet autre en "testant" ses limites à travers la douleur infligée. En expérimentant ainsi ses limites, l'enfant parvenait peut-être du même coup à ressentir les siennes propres.

Ainsi, tout a valeur d'absolu pour le carencé. La conscience du relatif est inexistante chez lui. C'est ainsi que seul le présent compte dans sa dimension la plus absolue. Hors de l'instant présent et des satisfactions qu'il peut en tirer, le temps est aboli.

Sa seule joie existentielle, si l'on peut dire, réside sans doute dans ces moments de plaisirs fugaces qui, parce qu'il a peur par ailleurs que ceux-ci prennent fin, se trouvent eux-mêmes empoisonnés par cette limite redoutée.

DEUXIEME PARTIE

ETUDES DE CAS

P R E M I E R C A S (A.)

=====

A. avait 9 ans lorsqu'il est arrivé à l'Enclos en 1981. Lorsque je l'ai rencontré, il était déjà un presque-adolescent de 13 ans et demi. Il vivait à cette époque, à l'Enclos, une période charnière. Une page de son destin allait en quelque sorte être tournée. L'échéance fixée par sa famille pour le reprendre chez eux était arrivée. Cependant celle-ci tergiversait, justifiant ses réticences par le fait qu'A. ne s'était pas suffisamment amélioré pour mériter son retour en famille.

Cette période fut marquée par une grande instabilité de sa part, ponctuée elle-même par des phases dépressives assez intenses. Son désir le plus cher était de retourner vivre au sein de sa famille. A force d'attentes déçues, il comprit que ses espoirs d'être un jour repris par elle étaient vains.

S'étant créé à l'Enclos une réputation de voleur et de mauvais garçon, ce qui lui valait la méfiance voire l'hostilité de tous à son égard, ayant épuisé les bonnes volontés de ses éducateurs et de presque tout le reste du personnel par ses comportements délictueux, se sentant ainsi mis de côté, mis à l'index par tous, enfin saturant lui-même de la vie institutionnelle et recherchant une vie plus familiale et chaleureuse, il exprima le désir d'être pris dans une famille d'accueil. Etant devenu un fardeau pour l'institution qui pensait en effet qu'une famille d'accueil lui conviendrait mieux que la vie

institutionnalisée, celle-ci avec des travailleurs sociaux se chargèrent de lui trouver une famille susceptible de l'accueillir. A ce jour, cela fait 4 mois qu'A. vit dans cette famille d'accueil.

Mais retraçons l'histoire de cet enfant qui, dès son plus jeune âge, fut marquée par une série de séparations. Peu après sa naissance, A. fut hospitalisé pour cause de troubles intestinaux. Jusqu'à l'âge de 7 ans, il fit des séjours prolongés dans les hôpitaux entrecoupés de périodes intermittentes de courte durée dans sa famille. A. semble avoir gardé des souvenirs de ces longs séjours à l'hôpital car il me dit avec rancœur que sa mère n'y venait que très rarement le voir. Lorsqu'enfin il rentre chez lui, il ne trouve pas de place faite pour lui au sein de sa famille. Celle-ci l'avait manifestement quelque peu oublié et durant ces premiers temps qu'il passait véritablement auprès des siens, il fut en butte à des expressions de rejet de leur part. Un an et demi plus tard, ses parents partent en congé en Algérie et ils le placent en pension où il reste pendant un an. Lorsque la famille le reprend de nouveau, c'est l'engrenage du rejet qu'accentue le comportement provocateur de l'enfant qui lui-même amplifie le rejet parental.

Nous retrouvons là les schèmes de comportement typiques que produit et qu'induit chez d'autres ce type de personnalité que GUEX a appelé "abandonnique" parce qu'ayant vécu réellement ou imaginativement des situations d'abandon par la(les) figure(s) parentale(s).

Séparé de sa famille dès son plus jeune âge pour être placé dans ce milieu souvent impersonnel qu'est l'hôpital, A. a dû ressentir le manque de personnes "significatives" autour de lui. Ses propres parents ont dû être tragiquement absents de cette période de sa vie car il semble, de toute évidence, qu'ils éprouvaient une ambivalence de sentiment à son endroit qu'a renforcé davantage l'éloignement provoqué par l'hospitalisation.

Pendant ces premières années où le vécu fantasmatique de l'enfant se structure en fonction de la présence d'adultes stables et sécurisants qui, par la projection d'affects positifs, d'attentes et d'espoirs sur lui, l'inscrivent dans un champ de désir ; où une saine élaboration de son schéma corporel dépend des stimulations sensorielles reçues par la figure maternelle au travers d'échanges interactionnels vivants et chaleureux qui, par leur régularité et leur rythmicité vont donner à l'enfant la mesure du temps ; pendant ces premières années capitales donc dans l'élaboration psychique de l'individu, on peut se demander quel fut pour A., dans le contexte hospitalier, la qualité des soins maternels qui lui furent prodigués.

Quoiqu'il en soit, on peut dire que son enfance se caractérise par une absence de repères stables dans le temps et dans l'espace, car presque aussitôt rentré de l'hôpital il dût être placé de nouveau pour un an, après quoi il retourne chez lui pour être remplacé ailleurs peu de temps après.

Cette carence au niveau de la structuration d'un univers spatial et temporel stable qui s'axerait autour de figures sécurisantes, significatives pour l'enfant, engendre habituellement chez ce

dernier un état quasi-permanent de profonde anxiété et de grande agitation. Agitation qui traduisant l'anxiété, constitue aussi à l'origine une marque de protestation. Lorsque les parents d'A. le reprennent chez eux à leur retour de vacances celui-ci manifeste un comportement instable et turbulent qui accentuera la mise à distance de la part de ses parents et de ses frères et soeurs. Il est à noter entre parenthèses que de toute sa fratrie qui se compose de 6 frères et soeurs dont une soeur jumelle, il est le seul enfant à être placé.

Déjà peu investi en tant qu'objet d'amour et du désir parental, il va exacerber le rejet de leur part par une série de comportements provocateurs. Il touche à tout, veut s'appropriier de tout, pose des questions sans cesse et à propos de tout ; de plus il est boulimique et commet des larcins. Aux yeux des parents, il revêt sans doute peu à peu l'aspect d'un objet persécuteur contre lequel ceux-ci multiplient les châtements corporels et même les actes agressifs et vengeurs.

Enfin débordés, poussés à bout par un enfant qui, selon les dires du père est "la honte de la famille", les parents font une demande de placement pour lui. Parmi les conditions de ce placement, il est convenu qu'A. réintégrerait sa famille lorsqu'il se serait suffisamment "amélioré". Entre-temps, ils acceptent de le reprendre pendant les week-ends et les vacances scolaires.

A l'Enclos où il est resté pendant quatre ans, un comportement casse-cou, une compulsion à toucher à tout, à s'appropriier de tout ce qui traîne et même des objets appartenant à autrui, sont demeurés une constante de son caractère. Cependant depuis son arrivée,

A. a montré des signes d'une évolution qui, pour toute relative qu'elle a été, ne peut être contestée. Au tout début, A. avait un mode de relation avec son entourage qui était essentiellement égocentrique. Il ne supportait pas de partager, il prenait plaisir à voir ses camarades se faire punir et lorsque lui-même se valait des remontrances, il semblait rire de l'éducateur qui le réprimandait. A. a fait des progrès, depuis, dans le sens d'un esprit de camaraderie et d'une certaine "sociabilité". Il est évident en tout cas qu'il a un potentiel affectif élevé et que ses relations avec les autres peuvent recéler beaucoup de finesse. Sur le plan vestimentaire par ailleurs, A. prend davantage soin de sa tenue, ayant un penchant tout particulier pour les parfums.

Chez un jeune ayant subi des carences relationnelles, qui souffre d'une non-valorisation de lui-même et dont l'image de soi ne peut être conséquemment que négative, des signes d'amélioration dans la tenue vestimentaire constituent toujours le symptôme d'une évolution quant à l'image narcissique elle-même. Cette évolution est sans doute le fait d'une thérapie corporelle, passant par le massage et par l'eau, que la psychologue de l'institution avec le concours d'un autre psychologue ont engagé avec A. à son arrivée à l'Enclos.

L'enfant ayant reçu des privations parentales précoces, souffre à la base même d'une carence au niveau sensoriel. Les stimulations sensorielles créées par l'Autre au sein d'une relation affective engendrent normalement chez l'enfant au travers des éprouvés corporels le plaisir de se ressentir à travers son corps. L'élaboration progressive d'une unité psychique qui donnera lieu à ce qu'on peut

appeler le sentiment de soi, dépend étroitement d'un ressenti corporel qui "fait sens". Ce n'est qu'à travers une relation significative sur le plan affectif avec l'autre que les éprouvés morcelés - morcelants de l'enfant parviendront à s'intégrer pour constituer un schéma corporel cohérent et harmonieux. Ce sont les bases narcissiques de la personnalité qui sont ainsi jetées.

C'est un travail sur cette image du corps que visait la thérapie corporelle entreprise avec A.. Avec l'enfant carencé, la relation par le corps s'avère plus fondamentale encore qu'une thérapie par le verbe. Grâce à l'instauration de cette relation thérapeutique, une certaine consolidation des assises narcissiques aura pu s'effectuer chez A..

Par d'autres côtés cependant, l'évolution de A. restait en rade. Ainsi il a toujours eu besoin de l'adulte pour l'empêcher de faire des bêtises. Il est évident qu'à travers son comportement indiscipliné et provocateur, A. était à la recherche d'une autorité. Il provoquait d'ailleurs souvent l'éducateur, le regardant ensuite pour voir comment celui-ci réagirait. Par cette recherche de la sanction, il manifestait sans doute son désir d'un encadrement, d'une maîtrise quant à ses pulsions agressives et destructrices qu'il demandait à l'autre de lui apporter puisqu'il en était lui-même incapable.

La fermeté est un témoignage de l'amour. Il semble que l'enfant inconsciemment le sait. C'est pour cela sans doute qu'il ne peut dissocier sa quête d'amour d'une recherche d'autorité de la part de l'Autre.

Pendant quelques temps, une relation privilégiée semblait s'être nouée entre A. et un éducateur en particulier. A. jouissait

d'une présence quasi-permanente de ce dernier à ses côtés. Ils partageaient ensemble des moments privilégiés lorsque l'adulte l'accompagnait à l'école et l'aidait à faire ses devoirs. La constance de cette présence doublée de mesures répressives lorsque cela s'avérait nécessaire, aurait pu à la longue aider A. à se structurer. Malheureusement lorsque A. changea d'école et que l'adulte cessa de l'y accompagner, cette relation privilégiée ne s'est plus poursuivie.

Il semble assez malencontreux que chaque fois qu'A. commençait à établir avec un adulte une relation solide, structurante, quelque événement fortuit venait faire avorter le lien ainsi amorcé.

Avec son instituteur s'était ainsi établie pendant un temps une relation faite de fermeté en même temps qu'affective. L'équipe éducative qui entretenait des liens étroits avec l'instituteur a soutenu cette démarche vis-à-vis d'A.. L'école en était venue à prendre de l'importance pour A.. Il s'est ainsi investi davantage dans son travail alors que d'habitude, on avait tant de mal à maîtriser son éparpillement et sa constante envie de jouer. En classe, il semblait conscient des limites que l'instituteur imposait à son comportement. Il semblait avoir trouvé une certaine stabilité même si celle-ci était encore bien fragile. Mais une fois de plus, la relation positive qu'il avait réussi à établir avec un adulte cessa lorsque celui-ci partit pour une longue période.

Par ces divers concours de circonstances, les images identificatoires qui furent proposées à A. étaient trop discontinues pour avoir pour lui une valeur réellement structurante. Tel est souvent le drame de beaucoup de ces enfants abandonniques qu'ils rencontrent

parfois sur leur chemin un adulte compréhensif qui leur laisse une trace durable mais la séparation qui survient, parfois brutalement d'avec lui, se vit comme un rejet de plus qui renforce leurs symptômes d'inadaptation.

On peut penser que le père de A. lui-même aurait pu constituer une image d'identification positive. Ceci dans la mesure où il démontrait dans un premier temps plus de compréhension envers A.. Le discours de celui-ci à son sujet dénotait, par ailleurs, une certaine note admirative tandis que le discours autour de la mère était, quant à lui, fortement empreint d'ambivalence. Mais le père s'est rangé de plus en plus, semble-t-il, du côté de la mère dans le rejet que celle-ci manifeste envers A.. Alors qu'il renvoyait d'habitude une image d'autorité à A., lorsque ce dernier a compté justement sur son autorité pour son retour "promis" en famille, le père a cédé plutôt au chantage affectif de sa femme qui lui posait le choix entre A. et elle. Il a sapé, par la-même, son image d'autorité face à son fils qui se retrouve ainsi tout aussi déçu, tout aussi trahi par le père que par la mère.

Il est certain que A. devait concourir lui-même quelque part à entraver la relation que l'autre était prêt à établir avec lui. L'enfant abandonnique entraîne toujours par un moyen ou un autre le rejet même qu'il redoute. Vivant, comme le dit GUEX, dans un climat perpétuel de catastrophe, l'abandonnique semble courir au-devant du malheur qu'il consomme ainsi lui-même. Ceci est bien le cas de A. qui, désirant par-dessus tout se faire aimer de ses parents les pousse à bout comme s'il désirait s'attirer le rejet de

leur part. De même à l'Enclos, alors que sa demande d'affection est "criante", il crée toutes les conditions pour entraîner la réprobation des autres et un "ras le bol" de lui.

Il n'a jamais pu intérioriser les limites d'un comportement à ne pas dépasser pour rester dans l'acceptable. Ce n'est pas semble-t-il qu'il soit inconscient de ces limites, mais le besoin impérieux de la satisfaction immédiate régit son comportement et cela le fait, souvent malgré lui, transgresser les règles. Ainsi il ne peut s'empêcher de chaparder ses camarades et de tremper dans des affaires louches, et ceci pour le simple plaisir de posséder quelque chose qui lui paraît bon et désirable.

Ce comportement consistant à s'appropriier le plus possible de choses quelqu'elles soient, pourvu seulement qu'elles revêtent le caractère du "bon objet" manifeste cette impressionnante avidité orale, incorporatrice qui caractérise les êtres ayant été privés précocement de l'amour maternel. Le bon objet approprié, "annexé", va, pour ainsi dire, "faire corps avec" le sujet qui revêt ainsi les qualités positives de l'objet. A. était toujours comme aimanté par les bijoux et autres objets de valeur. J'ai, plus d'une fois, été frappée par ses qualités de connaisseur en la matière. Aucun bijou qu'il m'arrivait de porter n'échappait à l'avidité de son regard et de son toucher. Il convient ici de souligner que les objets touchant au corps de l'autre revêtent une importance particulière aux yeux de l'enfant carencé. Souvent d'ailleurs lorsqu'il commence à établir une relation significative avec un adulte, il lui arrive de lui voler

quelque objet. Par cet acte même, l'enfant signifie son désir de s'incorporer l'Autre. Psychologiquement, il ne dispose pas d'autre moyen souvent pour conserver en lui la trace de l'Autre devenu significatif pour lui. Il faut se rappeler que la défaillance originelle se situe chez l'enfant carencé au niveau de l'introjection d'une présence symbolique maternelle. Sur le plan imaginaire le stade de la "permanence de l'objet" n'a pas été atteint. Par conséquent, dans la réalité psychique de l'enfant, la prégnance du symbolisme, de l'abstrait (dimension impliquant la faculté de "fixer" une trace, une image) cède le pas à la primauté des signes extérieurs et concrets. Voler quelque chose d'un autre qui est significatif, c'est marquer par un acte au sens propre ce que l'enfant est incapable de réaliser imaginativement. A défaut de pouvoir garder à l'intérieur de soi une image de l'autre, d'intérioriser l'objet-autre, il s'approprie l'objet de l'autre, signe extérieur qui vient le présentifier.

Cette immense avidité incorporatrice se manifeste par ailleurs, et cela se conçoit par une énorme demande affective envers l'autre.

Ce côté par lequel A. sollicitait la présence de l'adulte, manifestait son désir d'être auprès de lui, ce côté "affectueux" le rendait attachant et le rachetait pour ainsi dire aux yeux de ses éducateurs et autres personnes le côtoyant.

L'adulte qui rencontre pour la première fois un enfant ayant souffert de carences maternelles, est invariablement surpris par la demande d'affection immédiate et quasi-absolue manifestée à son égard dès les premiers instants mêmes de la rencontre. A. étant

un des premiers enfants "cas sociaux" que je rencontrais à l'Enclos, je fus "agréablement" surprise par l'accueil très chaleureux et les marques d'attachement qu'il me témoignait et qui étaient, je dois l'avouer, fort gratifiantes pour ma personne. Les demandes d'affection de l'enfant sont d'autant plus touchantes lorsqu'elles s'adressent électivement à une personne en particulier. Ainsi j'étais "touchée" par les sollicitations d'A.. "Tu viens dans ma chambre ?", "Tu restes dîner avec nous ce soir ?". Mais autant que ces demandes d'affection m'atteignaient profondément quelque part, je restais toute aussi désarçonnée devant certains comportements "inexplicables" de sa part. Il arrivait ainsi qu'il me presse de l'accompagner dans sa chambre parce qu'il avait quelque chose d'important à me dire, puis, sollicité ailleurs par un camarade ou une activité ludique, il "m'oubliait" complètement. D'autres fois encore ses attitudes de totale indifférence à ma présence, ses refus catégoriques lorsque moi-même je le priais de "bavarder" avec lui, refus qui revêtaient une expression de rejet à mon égard, tout cela suscitait en moi le sentiment extrêmement frustrant de n'être pas considérée, voire un sentiment de révolte devant des attitudes qui me donnaient à penser que j'étais un objet à sa disposition, suivant ses caprices et sa convenance. Toutes ces contradictions, ces illogismes apparents d'un comportement qui m'interpellait tantôt comme un objet privilégié, tantôt me "laissait tomber" comme un objet sans valeur et tantôt encore me rejetait comme si je représentais pour lui un objet persécuteur, me laissaient avec un étrange sentiment de vide et de totale inefficacité. Ils me laissaient aussi

le sentiment de baigner dans un univers illogique et absurde où je ne savais plus à quoi m'en tenir dans mes rapports avec A.. Tous les repères habituels par lesquels nous nous situons au sein d'une relation avec l'autre se dérobaient totalement à mon emprise.

Ce déboussolement qui menace l'adulte confronté à un enfant abandonnique, s'origine dans la situation psychologique complexe dans laquelle celui-ci le place. Sans doute par un mécanisme d'identification avec l'agresseur (la mauvaise mère), l'enfant met l'adulte en position du bébé tandis que lui-même prend la place de la mère qui, selon ses caprices, tantôt cajole, tantôt rejette l'enfant. C'est à travers cette situation délicate psychologiquement que l'enfant renvoie l'adulte à sa première relation d'objet avec la mère, relation dont la qualité va conditionner les sentiments et les réactions présentes de l'adulte vis-à-vis de l'enfant.

Les oscillations affectives de l'enfant sont de nature à faire basculer l'adulte d'un immense élan affectueux qui le porte tout d'abord vers l'enfant à des réactions de dépit et de révolte, sinon d'agressivité vengeresse envers lui.

A l'Enclos, A. avait "charmé" tout autant les éducateurs par ses sollicitations affectives et ses marques de tendresse qui donnaient à sa personnalité un côté séducteur. Mais le même engrenage s'était enclenché. Face à ces manifestations et à sa souffrance qui ne laissait pas de doute, l'adulte se sentait soulevé par un désir de l'aimer, de lui "donner" autant qu'il faudrait pour réparer

le manque dont il souffrait. Mais plus l'éducateur "donnait" et moins A. semblait s'améliorer. Ses chapardages, ses actes provocateurs, son comportement exaspérant continuaient, son instabilité demeurait toute aussi grande et perturbatrice au sein du groupe. Il atteignait l'adulte de plein fouet dans son narcissisme qu'il flattait d'abord par ses démonstrations d'affection, puis qu'il écorchait par la culpabilité et le sentiment d'impuissance qu'il lui infusait -ce sentiment de n'avoir pas su s'y prendre, de n'avoir pas fait ce qu'il fallait pour lui-. Cette impuissance et le doute de soi auxquels l'éducateur aboutissait : "A. représente un poids trop lourd pour nous. Nous n'avons pas les moyens de répondre aux besoins de cet enfant", se tournaient parfois en rage : des volées de toutes sortes sévissaient alors que justifiaient des comportements "inadmissibles".

Lors d'une discussion que je tenais avec un éducateur, je tentais d'expliquer que si A. volait, c'était sa façon d'exprimer cet espoir qui le portait de retrouver l'affection maternelle qui lui avait tant manqué, et que s'il lui arrivait de fumer, dérogeant ainsi aux règles de l'institution, c'est que devenu adolescent, le tabac venait remplacer les friandises dont il se gavait, enfant, que ce n'était qu'une autre forme d'expression de sa boulimie, de son avidité orale insatisfaite. Mais l'éducateur était invraisemblablement parvenu au bout de son rouleau et me répondit que s'il lui fallait, chaque fois, tenir compte de ces considérations "psychologiques", il ne pourrait plus faire son boulot d'éducateur.

Pourtant n'était-ce pas le manque de recul qui rendait la situation si difficilement vivable, qui nous enfermaient dans l'instant avec tout ce que cela comportait d'aliénant pour nous-même comme pour l'enfant ? Et ce recul, seule une compréhension psychologique de ce qui se jouait là chez l'enfant et en nous, pouvait nous l'apporter, nous aidant à nous dégager par là-même de nos réactions à vif, mues par l'impulsion du moment.

Ainsi donc se créait entre A. et l'adulte la spirale infernale des réactions en chaîne, chaque fois amplifiées et vouées tôt ou tard à exploser. L'enfant et l'éducateur se retrouvaient comme d'un côté et de l'autre d'un miroir étrange et grotesque qui faisait des mouvements émotionnels de l'adulte une réplique absurde de ceux de l'enfant lui-même. Ainsi la culpabilité de l'enfant qui se vit comme "mauvais" et sait qu'il épuise son entourage, ce qui le pousse davantage à rechercher la punition, rencontre en l'éducateur la culpabilité d'avoir échoué dans ses efforts éducatifs. Tout comme l'enfant qui, après un mouvement d'affection, rétracte ses billes parce qu'il a connu, une fois déjà, le spectre de l'abandon, l'éducateur "donne" puis "reprend" dans un mouvement de profonde lassitude qui désespère de l'enfant. Enfin la rage impuissante de ce dernier contre l'image d'une mère qui gît à la source de tous ses maux, rencontre en l'éducateur un sentiment d'impuissance rageante qu'il le pousse à sévir physiquement contre l'enfant, comportement qui rationalise ensuite au nom de mesures éducatives qui s'imposaient.

Les oscillations affectives de l'enfant, dont on peut dire qu'elles trouvent en l'adulte des résonnances de même ampleur, sont

sous-tendues par une vision de l'Autre tantôt comme "bon objet" à s'approprier, à s'incorporer, tantôt comme "mauvais objet" destructeur que l'enfant doit, par conséquent, détruire lui-même d'une manière ou d'une autre. On peut supposer que même si A., a rencontré au cours des épisodes fractionnés de son enfance, des personnes lui apportant une certaine présence maternelle, que celle-ci n'aura pu se maintenir, à cause des contingences même de sa vie, de façon assez stable et durable pour être structurante.

Et puis, ne peut-on penser que le désir éperdu d'être aimé de sa propre mère -cette nostalgie d'un idéal maternel qu'il porte en lui telle une plaie qui ne se referme pas, malgré un savoir certain de n'être pas accepté de la mère réelle- lui aurait empêché tout attachement véritable à un autre objet d'amour que celle-là même qu'il voulait mais qui, elle, le refusait ?.

De par la fonction maternelle qu'elle assume auprès de l'enfant, la mère, ou la figure maternelle, devient pour celui-ci progressivement le "bon objet" intériorisé qui va constituer le fondement de sa sécurité intérieure. En tant que telle, elle pose en même temps le premier jalon de toute relation objectale qu'il pourra établir par la suite. Chez A. il y a eu clivage de l'objet-mère (cf. Mélanie KLEIN) en une figure idéale presque mythique d'une part, représentation d'un absolu maternel qui, pour autant qu'il ne l'a jamais rencontré, appelle en lui une quête prenant même valeur et même dimension d'absolu, et d'autre part en une image intériorisée de la "mauvaise mère" frustrante et rejetante.

Autant que la figure de la mère idéale relève du fantasme pur sans concordance avec la réalité et représente ainsi une sorte de "nourriture spirituelle" qui le fait vivre d'espérance, l'image de la mauvaise mère quant à elle, constitue une réalité intérieure inexorable qui cristallise en A. une image de soi en tant que mauvais sujet.

Là prennent leur source tous les comportements délictueux qui ne font que sceller cette marque qui le désigne, cette étiquette de "voyou" qui l'établit de plus en plus dans une identité forcenée. Et il se pourrait que cette identité qu'il se forge ainsi à travers la réalisation d'une prédiction initiale, d'un verbe maudit (maudit) enfoui au fond de lui et qui l'a prononcé comme irrévocablement mauvais, prend ironiquement pour lui une valeur rassurante. Rassurante parce qu'il se trouve confirmé dans une image qui se structure de plus en plus et qui le conforte par ailleurs par les bénéfices secondaires qu'elle lui octroie. Ces bénéfices, si tant est qu'il faille les mentionner, lui proviennent d'une part de la satisfaction que lui procurent les vols bien "menés" et des attitudes de "dur" qui lui donnent d'autre part un certain ascendant sur les autres.

Lorsqu'on enferme au fond de soi l'image d'une mère dont on n'a pas été aimé, ce qui engendre l'impression confuse d'être "maudit" et condamné à rater son existence, on conçoit toute l'agressivité qui va découler de là. Agressivité envers les autres, mais aussi envers soi.

Chez A. l'agressivité envers les autres ne s'exprimait jamais, m'a-t-il semblé, sous la forme d'explosions brutales. Elle

prenait plutôt le biais subtil d'une provocation par ses chapardages plus ou moins importants et son indiscipline. Cela allait d'ailleurs dans le sens de sa personnalité qui recèle beaucoup de finesse.

En mettant ainsi en échec les mesures éducatives prises à son sujet, il percutait l'éducateur dans son narcissisme même. D'une pierre, il faisait ainsi deux coups. En même temps que cela constituait, inconsciemment, une façon détournée d'agresser l'autre - en seariant en quelque sorte des efforts déployés pour lui - c'était aussi pour lui une manière de "mettre l'épreuve pour faire la preuve". Pousser l'autre à bout pour tester la résistance et la mesure de sa patience, c'est par une équation propre à l'abandonnique, le seul moyen de jauger la mesure de son amour, de cette "prétendue" affection que l'autre lui porte mais en laquelle il ne peut jamais croire. Pour qui n'a pas demeuré une fois au moins dans la certitude d'être aimé totalement de l'Autre, l'amour n'est jamais un havre de paix. Renié, trahi originellement par l'Autre, l'abandonnique baigne dans le paradoxe absurde qui fait qu'il est incapable de reposer dans une sécurité affective s'il n'agresse constamment cet autre même qui en est à la source.

Par rapport à ses propres parents A. était lucide quant au rejet dont il faisait l'objet. Par conséquent l'expression de son agressivité envers eux pouvait souvent s'extérioriser, mais dans la mesure où il éprouvait malgré tout le désir ardent de se faire accepter d'eux, cela le forçait, en quelque sorte, à se fermer les yeux sur ce rejet et, par conséquent, étouffait ou déviait la charge aggressive à leur encontre.

L'aigreur et la rancune sont exprimées ouvertement avec des accents de profonde amertume. "Je ne comprends pas, me dit-il, comment une femme peut faire l'amour, faire des enfants comme des lapins et puis jeter son enfant dans un foyer". Il est douloureusement conscient de l'indifférence de sa mère à son égard; "Elle fait comme si je n'existais pas". Il ne se fait guère d'illusions non plus quant au désintérêt que manifeste le père à son endroit "Il s'en fout, Au moins je ne coûte pas cher. Il me l'a dit".

Et malgré tout cela, pourtant, c'est l'ambivalence qui fait loi. En lui se joue le drame d'un déchirement entre cette pleine conscience qu'il a du rejet parental et le désir de méconnaître ce rejet en se raccrochant de toutes ses forces en l'espoir d'un retour dans sa famille. Il paraît évident que le deuil parental reste encore à faire chez A.. Pour cette raison, même, l'agressivité qu'il pourrait manifester à leur endroit se trouve déplacée sur d'autres personnes susceptibles d'évoquer des figures parentales (en l'occurrence les éducateurs). Si l'agressivité s'exprime à l'encontre des parents eux-mêmes, elle emprunte des voies détournées. En leur faisant honte, en ternissant le nom de la famille, ce dont son père lui reproche toujours très amèrement, A. tire ainsi sa vengeance, leur règle ainsi ses comptes. Il faut dire qu'A. ne "se fait remarquer" chez lui que lorsqu'il commet des bêtises. Autrement il semble qu'on l'ignore presque totalement. Ainsi il multiplie les incartades, sort sans prévenir : "De toutes les façons, dit-il pour le peu de cas qu'on fait de moi, je ne vais pas leur dire chaque fois que je sors !".

A cause des problèmes qu'il pose en week-end chez lui, ses parents l'assument de moins en moins, et lui les pousse à bout d'autant plus, face à cette attitude d'indifférence et de rejet de leur part.

Si l'agressivité de A. envers son entourage se manifeste ainsi plus souvent par des détours subtils que de manière explosive et brutale, la charge d'agressivité qu'il dirige contre lui-même est par contre plus flagrante. Sans doute est-on d'autant plus agressif envers soi-même qu'on n'exprime pas ouvertement envers l'autre toute la charge d'agressivité contenue en soi. La compulsion étrange d'une sorte d'auto-mutilation était assez évidente chez lui. Elle se manifestait par des blessures "accidentelles" dont il était victime trop fréquemment. Mais elle prenait aussi la forme d'une espèce d'auto-mutilation qui pour les quelques fois dont j'en ai été le témoin, constituait pour moi un spectacle profondément bouleversant.

Un jour qu'il était d'humeur particulièrement dépressive, (il venait juste de subir de sévères remontrances de la part d'un éducateur pour quelque action répréhensible qu'il avait commise), je le surpris en train de s'enlever les croûtes d'une assez large plaie déjà cicatrisée, la faisant saigner de nouveau.

Il est à souligner ici, que de légères remontrances suffisaient souvent pour le plonger dans des états de déprime assez importants. Cela serait-il l'indice de la présence d'un Sur-Moi chez lui, même si celui-ci ne serait que faiblement constitué ? GUÉX avance l'hypothèse que parce que l'abandonnique en est resté au stade d'une fixation à la Mère, d'un désir fusionnel avec elle parce que celui-ci

justement n'a jamais été comblé, il n'a pu parvenir à la formation du Sur-Moi qui constitue la marque même de l'oedipe franchi. Les retournements d'agressivité contre soi, typiques de la personnalité abandonnique, relèveraient alors davantage d'une forme de masochisme que d'une auto-punition provenant des exigences du Sur-Moi.

Ce masochisme aurait un double but : "d'une part renforcer et justifier le sentiment de non-valeur de soi-même, et d'autre part alimenter la rancune initiale et l'empêcher de s'éteindre".

Si l'on sent bien que chez A., tous ces éléments jouent leur part, et que par ses provocations et ses actes délictueux il était constamment à la recherche d'une autorité, d'une loi, autrement dit d'une instance sur-moi, il était malgré tout conscient, en une large mesure, de la portée de ses actes. On sentait qu'il luttait de toutes ses forces pour ne pas succomber à la tentation de traffics divers, du tabac, peut-être même de la drogue (?). Il désirait "changer de vie", devenir "quelqu'un à qui les autres feraient confiance" comme il le disait lui-même ; mais il semblait englué dans un tourbillon pulsionnel plus puissant encore que cette volonté d'amendement, dominé sans doute par cette compulsion à se rater, ce masochisme affectif né de cette mauvaise image de lui-même dont il ne pouvait se débarrasser tant qu'il n'aurait pas effectué le deuil de la "mauvaise mère" introjectée.

Pour revenir à cet épisode où il se rouvrait une plaie déjà refermée, je lui demandai bêtement, parce que bouleversée et interloquée, pourquoi il faisait cela.

"Ca me fait du bien de me faire du mal" me répondit-il.

Comme de son profond mal-être, il rendait uniquement responsables l'institution et les éducateurs par un mécanisme de projection typique par lequel il percevait ces derniers comme des persécuteurs; "Je suis dans une prison ici. Ils font exprès de m'emm...", je tentai pour ma part de lui faire prendre conscience de l'objet véritable de sa souffrance qui n'était pas celle qu'il voulait reconnaître à ce moment là.

Mais il était profondément meurtri intérieurement, cela se sentait, si bien que sa souffrance morale l'aveuglait, quant aux causes véritables de l'état dépressif où il se trouvait. Lui qui récriminait sans cesse d'habitude contre sa mère et son père, n'y fit pas une seule fois allusion.

Ce geste même qu'il avait eu, ne traduisait-il pas symboliquement que sa blessure réelle, celle qui était invisible, ne s'était, elle, jamais cicatrisée ?

Quelle limite pouvait atteindre la souffrance morale d'un être pour qu'il cherche ainsi à l'étouffer, à l'aveugler par une autre souffrance, physique celle-là ? Peut-être alors que tout se dérobaît sous lui, et le sentiment de sa valeur et peut-être même celui de son existence, parvenait-il à trouver à travers la douleur, les limites forcées de son être. Le sentiment d'exister est tributaire de la différenciation psychique qui circonscrit l'être dans le temps et dans

l'espace ; et la différenciation est elle-même affaire d'identification.

L'identification, dans le cas de A., semble s'être faite à partir d'images parentales non différenciées puisqu'il apparaît qu'il n'a pas dépassé le stade pré-génital d'une fixation à la mère. En tant que tel le sentiment d'identité a tout lieu d'être précaire (cf. ABRAHAM "Les identifications de l'enfant à travers le dessin").

J'ouvrirai ici une parenthèse pour noter qu'à la planche III du Rorshash -planche testant s'il y a eu identification de la part du sujet- A. ne donne pas de représentation humaine. Il voit dans toute la planche un chat. Par ailleurs il y a un choc manifeste à la planche IV (planche paternelle) dénoté par un temps de latence très long ; quant à la planche maternelle (la VII), c'est le refus total. Ce qui vient confirmer le malaise face à la problématique oedipienne qui sous-tend l'identification sexuelle du sujet, c'est que la planche sexuelle (la VI) est aussi refusée avec une expression de gêne et d'agacement manifeste. Autre élément qualitatif à souligner dans ce Rorshash de A. concerne, me semble-t-il, le type d'appréhension des planches qui sont interprétées. En effet aux planches II, III, VIII et X, où sont prépondérants les éléments D, A. opère un regroupement de tous les éléments D, Dbl, couleurs, en une seule figure soit DG/F- (ex : à la planche III où il voit un chat), ou en une figure DGz/FC- (la configuration DGz étant une combinaison successive de plusieurs fragments).

Ex : Planche VIII : V : "Là 2 yeux (rose supérieur), des cheveux ou un casque sur les oreilles (rose latéral) ; un bonnet

(jaune supérieur), des yeux (vert) ; le nez (gris inférieur)".

On pourrait voir dans ce regroupement en une seule figure, une tentative de la part du sujet de maîtriser son angoisse par rapport aux formes plus disparates et fragmentées de ces planches comparativement aux autres. Le rassemblement de tous les éléments de la planche en une figure centrale constituerait, peut-être, une forme de sécurisation contre un sentiment de morcellement.

Le masochisme est souvent tributaire d'un vécu de morcellement qui, lui-même, provient du fait que les pulsions partielles n'ont pu se regrouper sous le primat génital faute du dépassement de l'oedipe.

Pour revenir aux manifestations quasi-masochistes de A., on se rappellera qu'ayant connu, de la part des autres, des sollicitations anxieuses et bienveillantes surtout durant cette période précoce de sa maladie, cela le prédisposait davantage à se ressentir à travers un corps souffrant. (La propension au masochisme s'en trouvait par là même renforcée).

Il faudrait sans doute parler davantage des vicissitudes auxquelles A. était en proie pendant cette période dont j'ai dit, au début, qu'elle représentait un véritable creuset dans sa vie. Pendant les mois qui avaient précédé la date où devait arriver à terme l'échéance fixée pour son retour en famille, A. s'était rendu compte que ses parents se rétractaient à propos de leur décision. Il en était profondément affecté et les progrès relatifs certes, mais non contestables qu'il avait faits depuis son admission à l'Enclos s'étaient relâchés totalement sous le poids du découragement "Je continue à faire des efforts, dit-il, je fais beaucoup moins de bêtises mais rien ne se

passe... à quoi ça sert. Pourquoi je ne retourne pas chez moi maintenant que je suis sage ? C'est pas ma maison ici, je ne veux pas y rester jusqu'à 18 ans". Au fur et à mesure que le temps passait il se rendait à l'évidence que ce n'était plus la peine d'espérer quoique ce soit de ses parents. C'est à cette époque qu'il émit le désir d'être pris dans une famille d'accueil.

Cette période fut marquée par une humeur dépressive quasi-permanente, mais elle lui était peut-être bénéfique sur un autre plan. Il semblait alors évident, d'après son discours, que toutes ses illusions autour de ses parents et à propos de sa situation familiale s'écroulaient. Son discours accusait une plus grande lucidité ; la charge agressive envers les parents s'y exprimait maintenant sans détours, non pas brutalement pourtant, mais d'une manière désabusée et sur un fond de grande tristesse. Ses yeux se dessillaient douloureusement : il était évident qu'un travail de deuil commençait à s'opérer en lui. Il est à noter que les vols à cette époque s'étaient interrompus radicalement. Puisque le vol constitue en lui-même, selon WINNICOT, l'expression de l'espoir que l'enfant privé de soins maternels entretient quant à retrouver un jour l'amour maternel, on peut se demander si l'arrêt des vols était chez A. une conséquence de la dépression ou alors déjà les premiers effets du travail de deuil qui s'amorçait. On pourrait sans doute penser que c'était la résultante d'une intrication des deux facteurs, puisque la dépression engendrée par le désillusionnement quant à sa situation familiale avait préparé le travail de deuil qui, lui-même, entraîne invariablement un état dépressif chez le sujet.

La psychologue de l'institution pensait qu'il était propice de soutenir le travail de deuil qui s'amorçait chez A... Mais entre-temps, le temps des grandes vacances arrivait et dans l'optique d'un "rapprochement" conçu comme nécessaire avec la famille, la direction estima qu'il serait bon que A. aille passer des vacances avec ses parents qui partaient pour l'Algérie. A. lui-même se montrait fort réticent à cette initiative car il craignait (sans doute irrationnellement) que ses parents ne le laissent là-bas. On soulignera ici que dans le discours de A., l'Algérie, cette terre d'origine, cette "mère-patrie" est tantôt idéalisée et tantôt reniée. L'ambivalence quant à cet archétype de la "terre-mère" parle d'elle-même dans la problématique affective de A..

Lorsque A. revint à l'Enclos en septembre, son comportement était manifestement différent de ce qu'il avait été avant son départ. Les vols reprirent, il se valait encore plus fréquemment des remontrances et des gifles tant les éducateurs étaient débordés par ses comportements indisciplinés. A partir de cette époque, A. devint un fardeau de plus en plus pesant pour l'institution. L'engrenage s'était enclenché qui devait forcément aboutir à l'éjection de l'enfant de l'institution. Pendant cette période suivant tout juste les vacances, un changement notable dans son discours retint mon attention : celui-ci n'accusait plus en effet le ton vivement accusateur vis-à-vis de ses parents. Plus surprenant encore est qu'il trouvait même parfois le moyen de justifier certains de leurs comportements. Il redirigeait maintenant, semble-t-il, toutes ses accusations envers l'institution et en fin de compte envers lui-même à travers ses délits.

On peut comprendre qu'après ce retour "au sein de" sa famille à une période où l'ultime rejet parental le confrontait à la nécessité de briser les liens imaginaires avec eux, ce travail de deuil qui venait juste de commencer ^{avant} avec les vacances devenait d'autant plus difficile à se poursuivre. On peut penser que le séjour en Algérie apporta à A. un regain d'espoir et, en plus de cela, des sentiments de culpabilité quant au désir qui s'était amorcé à ce moment de rompre les liens avec eux, processus qui aboutit en fin de compte à une régression où l'enfant éprouvait le besoin de s'auto-accuser, de s'auto-punir et de déculpabiliser ses parents. "C'est normal, me dit-il un jour, que ma mère m'ait placé ici puisque je ne fais que des conneries". Et lorsqu'il dit "ça me fait du bien de me faire du mal", l'expression ne cristallise-t-elle pas en quelque sorte toute l'image négative qu'il a de lui-même, cette image d'un être de souffrance par laquelle il s'éprouve et se sent exister ? Tire-t-il de la jouissance de cette mauvaise image de lui-même qu'il préfère cultiver en déculpabilisant du même coup ses parents d'un rejet qui lui serait trop intolérable ? Etonnante logique, il faut dire, ^{qui} qu'il fait qu'on préfère se damner soi-même, qu'on peut même y trouver un certain plaisir, et ceci dans le but de sauver l'Autre, de préserver intacte son image. Mais n'est-ce pas justement parce que nous savons, inconsciemment, que notre "salvation" doit passer par l'Autre, qu'il est le médiateur indispensable qui, seul, détient le pouvoir de nous réconcilier avec notre propre image ?

A. semblait ainsi pris dans une situation close et sans espoir qui laissait pressentir en lui une solitude amère et profonde

à une époque où allait se "jouer son destin", on aurait presque envie de dire : où les dés qui devaient décider de son sort allaient être jetés, tant on le sentait comme embourbé dans un courant de fatalité, subjugué par des forces en lui et à l'extérieur de lui sur lesquelles il n'avait plus, semble-t-il, aucun contrôle.

Le vécu de A. semblait une histoire sans pardon. Il était supposé, être en transit dans une institution qui allait lui servir en quelque sorte de lieu de rachat avant de regagner sa famille, ce "paradis perdu" mais en même temps cette "terre promise", à la condition qu'il puisse la "mériter". Et pourtant, malgré ses efforts d'amendement, il se retrouve condamné pour ainsi dire à vivre dans un lieu dont il ressent douloureusement le caractère impersonnel tant est ardent son désir de chaleur familiale. Histoire sans pardon, on peut bien le dire, car quelle plus grande malédiction que cette tromperie de l'Autre qui offre une promesse sur condition, et une fois cette condition satisfaite, l'Autre renie la promesse faite, reprend la parole donnée. C'est ce déni du dire, cette perversion de la parole offerte un jour qui constitue pour l'être qui la reçoit et s'en trouve trompé, une mal-é-diction proprement dite. Car n'est-ce pas de son désir même que l'Autre s'est joué, ce désir qui constitue le moteur de son existence, de son espérance et qui a été nargué ?.

La petite lueur qui avait semblé briller à un moment quant au désir de faire le deuil des figures parentales, et par la même occasion d'un passé source d'amertume et de désespoir, partit en fumée lorsque le séjour prolongé avec ses parents ralluma en lui l'espoir illusoire qu'un rapprochement affectif avec eux était encore possible.

C'est ainsi que A. se retrouvait empêtré dans une situation sans issue psychologique apparente. Par les comportements qu'il produisait et les réactions qu'il engendrait, il finissait par vivre à l'Enclos la réplique de sa situation en famille. Dans sa famille, étant le seul enfant placé, il se sentait comme la brebis galeuse du troupeau. A l'Enclos, il ressentait douloureusement le même sentiment d'exclusivité et de marginalité par rapport aux autres. Il justifiait ce sentiment de "n'être pas à sa place" par le prétexte qu'il était le seul maghrébin sur le groupe. A cause de cela mais aussi parce qu'il désirait une vie plus familiale, il demandait qu'on le change de groupe. Mais qui pouvait encore vouloir de lui sur son groupe ? Ce refus qu'il ne manquait jamais de percevoir chez les autres renforçait davantage cette image de lui en tant que la "brebis galeuse".

Par ailleurs, au sein de sa famille, on le considérait comme "malade de la tête", comme "anormal". Cette dénomination de "fou" le plongeait dans les affres d'une souffrance et d'un désespoir sans bornes. Mais à l'Enclos, il se recréait le même enfer en s'attirant par ses comportements des remarques analogues. On avait fini par faire l'équation : A. = celui qui ne fait que des bêtises. Si lui-même avait contribué à façonner cette image de lui, un rapport objectif s'établissait par là-même qui faisait qu'il ne pouvait plus trouver son identité qu'à travers cette étiquette qu'on lui collait. Et qui sait si, ne pouvant plus se tolérer comme porteur d'un label dont il était devenu, pour ainsi dire, l'esclave, n'opérait-il pas une fuite en avant en multipliant ses comportements répréhensibles.

Peut-être désirait-il précisément qu'on se débarrasse de lui parce qu'il ne pouvait plus, par ses propres moyens, se libérer de cette image qui lui "collait à la peau".

Un jour qu'il s'était encore sévèrement fait reprendre par l'éducateur, il faisait, l'air songeur, longuement tourner la roue de son vélo à vide, introduisant un bâton entre les rayons de la roue (geste hautement symbolique !). Il me demanda avec ardeur si je pensais qu'il partirait bientôt dans la famille d'accueil.

- "J'ai hâte de partir d'ici... Là-bas ils me laisseront libres...

(note d'interrogation tout de même dans la voix)... J'en ai marre de ne rien faire, tu sais. A l'école depuis deux jours on ne travaille pas !".

- Etonnement de ma part : "tu as tellement envie de travailler en ce moment ?".

- "Il le faut à mon âge. J'ai envie de changer de vie, j'ai envie de faire des efforts, de travailler. J'en ai marre que les gens n'aient pas confiance en moi... (Long moment de silence). Puis il reprend "Je suis en manque..."

Il faut espérer que A., dans sa famille d'accueil, ait enfin trouvé un lieu d'ancrage où il pourra s'épanouir psychologiquement. C'est certes une aventure non sans péril qui attend et la famille d'accueil et lui-même. Il n'est pas facile pour des parents substitifs d'assumer un enfant sur qui ils vont projeter inévitablement des attentes conformes à leur propre désir, à leur propre vision pédagogique. Accepter un enfant tel que A. va leur demander un immense

effort d'objectivation par rapport à eux-mêmes, à leurs propres défenses, à leurs propres fantasmes concernant cet enfant "adopté".

Quant à A., réalisant peut-être qu'il vit là son ultime chance de trouver en lui-même un certain équilibre, on peut espérer qu'il saura investir toutes ses énergies psychiques à ce travail psychologique gigantesque qui l'attend.

DEUXIEME CAS (P.)

=====

P. est un jeune adolescent de 14 ans. Depuis 4 ans, il a occupé la même chambre au sein du même groupe. Cela est-il pour quelque chose dans la relative "stabilité" qu'il semble avoir acquise lorsqu'on le rencontre pour la première fois ? Il n'hésite pas en tout cas à me dire de l'Enclos : "Ma vie maintenant c'est ici jusqu'à 18 ans". Et ce, bien que sa mère parlerait, semble-t-il, de le reprendre chez elle. "Mais moi, enchaîne-t-il, je ne veux pas. Je ne le lui dis pas pour ne pas la blesser, mais ma vie c'est ici maintenant".

Un tel discours laisserait penser que P. a pris position dans le dilemme douloureux auquel tout enfant placé est confronté. Ce dilemme qui consiste à "choisir" entre l'investissement de son nouveau mode de vie à l'institution ou de maintien dans l'imaginaire du lien ambivalent, régressif avec la mère.

Bien que le désir de rester à l'Enclos semble plus ou moins clair chez P., on s'aperçoit lorsqu'on le connaît mieux, qu'il a une certaine faculté à "jongler" avec plusieurs types de discours qu'il adapte souvent en fonction de son interlocuteur. C'est ainsi qu'il crée l'impression d'une personnalité jouant sur plusieurs registres à la fois, chevauchant les contradictions avec une aisance assez déconcertante.

P. est un garçon dont on peut dire qu'il se tient à part de tous les autres. Les premières fois que je le rencontrais, avant

même tout échange verbal entre nous, quelque chose en lui que je ne pouvais définir, quelque chose d'un peu "insolite" le rendait sensiblement différent des autres à mes yeux. Était-ce le léger défaut du regard - cet oeil plus fixe que l'autre derrière d'épaisses lunettes - ou autre chose encore dans l'expression même du visage qui donnait lieu à ce quelque chose d'insaisissable, à cet air qu'il a d'être en retrait de la mouvance des choses, et qui suscitait en moi le sentiment désagréable qu'il n'est pas dans l'ici et le maintenant qu'il donne à paraître ?.

P. tel que je l'ai rencontré par la suite, m'est apparu comme un garçon vif et loquace, saisissant chaque occasion pour m'embarquer dans de longues discussions animées.

Ce garçon que j'en ressentais au début comme dégageant une impression d'absence, d'inertie, de quelque chose de terne, voire d'éteint, pouvait dans un autre temps, montrer un autre visage : celui-là vivace, "prenant", captivant. D'autant plus captivant, sans doute, qu'il se voulait captateur. Un exemple de cet aspect de sa personnalité me fut donné seulement quelques jours après l'avoir rencontré pour la première fois. Je cherchais ce jour-là un autre garçon du même groupe. P. me voyant, s'imagina d'emblée que c'était lui que je venais voir :

- Je suis là, me dit-il.
- C'est C. que je cherche. Tu ne l'aurais pas vu ?
- ... C. n'est pas là. Mais je peux le remplacer.
- Ah ! Et comment donc ?.
- Eh bien... sentimentalement !.

Si P. désirerait mobiliser l'attention de l'adulte dans une relation toute privilégiée voire exclusive, il ne manifeste pas cependant l'attitude "collante" de beaucoup d'enfants "cas sociaux". Au contraire, il semble vivre en marge des autres, préfère la solitude de sa chambre aux activités du groupe, tout en semblant cependant bien adapté à celui-ci.

Seul dans sa chambre, P. écoute la radio ou s'abîme dans de la lecture. Il possède toute une collection de revues et de magazines. On note chez ce garçon une sphère d'intellectualité qu'on ne trouve pas souvent chez les autres garçons de l'Enclos. Il lit le journal, des revues d'actualités, et s'il regarde rarement la télé, il semble faire une sélection assez qualitative des films qu'il regarde et il peut ensuite en parler de manière intéressante voire intelligente.

Si P. ne semble pas dépourvu d'intelligence et qu'il s'exprime souvent dans un langage plus élaboré que la plupart des autres ne le feraient, son discours est, cependant, fréquemment ponctué de termes inadéquats, de mots ou d'expressions tombant au beau milieu du discours sans que l'on puisse le rattacher de façon logique ou cohérente à ce qui a précédé. Ces problèmes d'élocution frappent tout interlocuteur qui engage une conversation avec lui. Lui-même en est conscient, ceci sans doute parce qu'on a dû le lui signaler à plusieurs reprises. Je me suis demandée dans quelle mesure il ne s'en fait pas, comme on dit dans le langage courant, un "complexe", et si on ne pouvait voir dans l'expression de ce qu'il aimerait faire plus tard, à savoir : présentateur à la télé ou à la radio, un désir de surcompensation par rapport à cela.

P. a des difficultés par ailleurs sur le plan scolaire. Difficultés qu'il est impossible à évaluer tant les performances sont variables, P. passant tour à tour de la vivacité intellectuelle à l'inertie totale puis encore à l'excitabilité la plus folle. Contrairement à l'indifférence généralisée que manifestent les enfants "cas sociaux" à l'égard de leur scolarité, P. est, quant à lui, très préoccupé par son orientation scolaire. Il a acquis beaucoup de retard dans ce domaine et la psychologue de l'institution pense qu'il serait difficile d'envisager son retour en cycle normal. Mais P. est fortement déçu de ne pouvoir être à un niveau conforme à son âge. Ses inquiétudes, quant à son avenir scolaire, sont telles qu'il ne cesse de presser l'adulte de questions, lui demandant constamment une réassurance dans ce domaine. Je me suis demandée si ne s'exprimait pas à travers cette voie, tout le pessimisme si profondément ancré en toute personne souffrant de carences affectives. "Du moment qu'on est dans cette classe, on est foutu" dit-il. Ce sentiment de défaitisme est bien caractéristique de l'individu qui n'a pu se construire une image de soi suffisamment positive pour lui donner confiance en lui-même et en son avenir. Quand on sait, d'autant plus, que P. fait tout à l'école pour s'attirer par un comportement "sans gêne et sans façon" l'inimitié et les colères constantes de son institutrice, on s'aperçoit que ses préoccupations scolaires qui pouvaient sembler, dans un premier temps positives, ne s'étaient en fait d'aucune attitude constructive. La personnalité semble placée sous un signe de "négativité".

Sur le groupe, le comportement de P. le fait apparaître comme "bizarre" et ses éducateurs pensent qu'il faut tout faire pour

éviter qu'un phénomène de marginalisation ne s'installe. Ils demeurèrent toutefois convaincus qu'une structure plus petite, plus familiale lui serait plus profitable que ce lieu de vie en collectivité.

Lorsqu'il est arrivé à l'Enclos, P. manifestait de nombreux troubles de comportement. Il était énurésique, souffrait souvent d'insomnies, mangeait goulûment et s'accrochait à l'adulte sans distinction de personne. De tempérament très anxieux, il vivait mal le départ de l'adulte. Ne participant pas aux jeux et aux activités collectives, s'isolant toujours dans son monde, il se mettait en marge des autres. De plus, par ses "bâzarreries", ses façons de passer dans son discours du coq à l'âne, ses absences, comme s'il devenait imperméable tout à coup à tout ce qui se disait autour de lui, ses camarades en venaient à le regarder un peu comme une "chose curieuse" et il devenait ainsi souvent leur bouc émissaire. P. a subi une psychothérapie, depuis, qui lui a apporté un allègement des symptômes les plus graves. Mais cette évolution n'a peut-être pas retenti au niveau de la personnalité profonde.

P. qui est enfant unique fut placé dès l'âge de 3 ans. Il vivait jusqu'alors avec une mère qui est alcoolique et qui fume tout autant qu'elle boit. Il n'a pas connu de père, celui-ci ayant "fait" un enfant à la mère et ayant disparu ensuite sans donner de ses nouvelles.

Le souvenir de cette séparation d'avec la mère reste très vivace dans la mémoire de P., d'autant plus qu'elle fut marquée juste

précédemment par une chute dramatique qu'il fit de sa fenêtre du 2ème étage. Le récit de cette chute, il ^{le}ressasse à volonté en y ajoutant de temps à autres des brins de fabulation. Il semble tirer gloire de cet accident qui fut relaté dans un article de journal que la mère conserve toujours. Dans un autre temps cependant il dit "Je regretterai toujours ce que j'ai fait".

Si ce jour-là il a sauté par la fenêtre, c'est qu'il cherchait sa mère qui était sortie et l'avait laissé tout seul.

J'ai pensé que cette chute qui l'a tant marqué et qui occasionna des blessures assez graves, a dû prendre toute une prégnance symbolique du fait qu'elle fût suivie de cette autre brisure morale que fut la séparation d'avec la mère. C'est peut-être pour cela qu'inconsciemment il croit son geste responsable de la séparation qui s'en suivit et qu'il le regrette.

P. fut d'abord placé dans un centre à Palavas, placement dont il semble garder de très mauvais souvenirs. Il me dit sur un ton violent qu'"ils" voulaient là-bas le "rendre fou" comme l'étaient, selon lui, les enfants de ce centre. Il dit aussi que c'est à cause de ce séjour à Palavas qu'il a maintenant peur de la mer. Mais peut-être était-ce la "mère" qui le terrorisait, affect qui se trouva déplacé sur l'objet-mer de par la consonnance du signifiant, et aussi du fait de la contiguité temporelle entre l'événement de la séparation et le placement dans ce centre au bord de la mer. On ne peut oublier aussi que la mer demeure un symbole du milieu utérin.

Quant à cette autre peur qui le hantait qu'on le rende "fou", on relèvera que l'idée de la folie constitue souvent une obsession parmi ces jeunes "cas sociaux". Cela vient sans doute de la

conscience plus ou moins latente de leurs propres troubles, de cette souffrance diffuse en eux et aussi des comportements à caractère compulsif qu'ils ne peuvent maîtriser.

Après ce premier placement à Palavas, P. fut intégré à une famille d'accueil où il séjourna pendant deux ans. Il semble qu'il y ait eu un attachement véritable de la part de P. à cette famille mais la mère, supportant mal l'affection que témoignait son fils envers Madame N., perturbait leurs relations. C'est ainsi, semble-t-il, qu'elle joua une part conséquente dans le départ de P. de la famille d'accueil ; et en 1981 celui-ci fut enfin admis à l'Enclos.

Les relations avec la mère se poursuivirent. Mais ^{celle-ci} celui-ci ayant une personnalité sujette à des à-coups d'humeur dépressive, et étant sans doute ambivalente par rapport à son fils, elle entretenait parfois avec lui des relations de proximité affective, d'autres fois restait absente de chez elle alors que P. passait la voir, et d'autres fois encore refusait de lui ouvrir la porte. Même quand elle le reçoit, elle ne semble pas capable de le supporter très longtemps. Pendant une période elle fut hospitalisée dans un service psychiatrique.

Ce que j'ai pu percevoir à travers le discours de P., c'est que bien qu'il soit conscient du fait que sa mère ne le supporte pas longtemps, il existe néanmoins entre eux des relations privilégiées ou des "moments" privilégiés auxquels P. semble attacher beaucoup d'importance.

La toute première fois que je rencontrai P., après quelques mots échangés à peine, il me dit presque sans préambule "Dans la vie

je ne connais personne sauf ma mère... Je me demande pourquoi je suis là...".

Ce dévoilement instantané de lui-même face à une étrangère était pour le moins surprenant, mais c'était bien là une caractéristique du jeune abandonnique lorsqu'il rencontre, même pour la première fois, un adulte. Dans cet empressement à se confier, n'exprimait-il pas le désir de s'approprier l'autre, de l'incorporer immédiatement à son univers ? L'avidité incorporatrice de l'abandonnique ne fait distinction de personne. La différence ne semble pas encore exister pour lui puisqu'il n'a jamais imaginaiement quitté l'univers fusionnel avec la mère. C'est ainsi, que l'autre, pour l'abandonnique, n'est jamais qu'exactement semblable à tout autre qu'il est susceptible de rencontrer par ailleurs. L'autre n'est jamais Autre; il n'est qu'un objet utilitaire potentiellement capable de combler le manque en lui. C'est ainsi que l'emprise de sa possessivité envers l'adulte sera à la mesure même de la béance qui gît au fond de lui. Mais si l'adulte est subjugué par l'ampleur de la demande manifestée, celle-ci peut s'évaporer tout aussitôt pour se cristalliser autour d'un autre qui se sera profilé à l'horizon du jeune.

Dans ce que m'avait dit P. "Dans la vie je ne connais personne sauf ma mère... je me demande pourquoi je suis là...", il y avait sans doute le désir de m'accaparer, de me faire fusionner à son univers de souffrance. Mais il y avait aussi, me semble-t-il, un autre aspect de sa personnalité qui transparaissait par là. J'ai mentionné plus haut que P. avait la particularité d'accomoder son discours suivant les personnes qu'il rencontrait. Sachant que j'étais stagiaire psychologue et voulant sans doute mobiliser mon écoute, il

adopta le type de discours qui "convenait". Qu'il m'utilisait ainsi parce que j'étais psychologue, me parût évident à travers une remarque qu'il fit par la suite "Quand je vous ai vue pour la première fois, je me suis demandé qu'est-ce que c'est ce truc ?" !

C'est bien dire la façon dont il me recevait : un objet susceptible d'être utilisé, d'être mis à profit.

Je m'aperçus rétrospectivement que lors de cette première rencontre P. déployait un discours dont je dirai qu'il est ce type de discours-façade qu'il utilise fréquemment. Pendant ce discours, il laissait entendre que si sa mère buvait et avait gâché sa vie, lui n'allait pas pour autant gâcher la sienne, sous-entendant que le problème de sa mère était le sien propre et ne le concernait pas. Ce type de discours, tout fait de rationalisations, qui sert en même temps à capter l'écoute de l'autre tout en constituant une façade contre un dire authentique, est chose tout à fait caractéristique de cet adolescent. Saisir quelque chose de lui-même, sans fard, n'est pas évident. Lors de nos entretiens, il m'a semblé que c'était surtout dans ces moments fugaces où son discours devenait tout à coup incohérent, où les larmes lui venaient aux yeux, où il était subitement pris durant une conversation, par un accès de fatigue et le besoin apparemment compulsif de bailler, de même que lors de certains lapsus, que j'entrevois alors quelque chose de sa vérité.

Depuis ce premier discours-façade où il me laissait entendre qu'il avait pris ses distances par rapport à sa mère, ceci bien qu'il ait eu les larmes aux yeux en me montrant sa photo, je l'ai

souvent amené à me parler d'elle. C'est souvent lors de ces occasions là qu'il était pris de ces accès de fatigue et de ces baillements répétés.

On sent chez lui de la nostalgie, de la tristesse quand il parle de sa maison et de sa mère, mais il avoue de façon désillusionnée; "Ma mère croit pouvoir me garder, mais après quelques jours ça ne va plus". Le désir de rester à l'Enclos semble clair pour lui. Il semblerait, comme je l'ai mentionné plus haut, que sa mère parle des fois de le reprendre, mais lui sait qu'il ne pourra pas retourner vivre chez lui. "Ma vie, c'est ici maintenant" dit-il. Cela signifie-t-il pour autant qu'il ait fait le deuil de sa mère ? Je pencherais plutôt vers le sentiment que P. oscille entre une acceptation de la raison de son placement, à savoir la maladie de sa mère, et un refus plus profond de sa condition avec laquelle il n'arrive pas encore à se réconcilier.

Il semble exister en lui une ambivalence entre la honte que lui cause cette mère "dépravée" et la crainte en même temps de la perdre. La honte qu'il ressent face à cette mère alcoolique se dit à travers un discours tantôt de colère, tantôt de pitié. Très souvent, alors qu'il me parlait de l'alcoolisme de sa mère, des larmes lui montaient aux yeux. Larmes de souffrance pour elle ? Larmes d'humiliation ? Ou les deux à la fois ?

L'expression de cette honte que lui inspire la mère prit une fois le prétexte du manque d'instruction de celle-ci. Il me raconta qu'on lui fit remarquer des fautes d'orthographe qu'elle avait commises ; et il me dit "Quand ces choses là arrivent, j'ai envie de courir, de m'enfuir". S'il ressent si fort l'humiliation qui le pousse à fuir, c'est que se trouvait ici même en jeu sa propre image.

L'image négative de la mère se répercute sur celle du fils ; plus même : elle la façonne puisqu'elle gît à la base même de son identité.

Quant à la peur qu'il éprouve de perdre l'objet-mère, elle s'exprime à travers une crainte irrationnelle d'être placé dans une autre pension s'il ne réussissait pas à l'école, dans lequel cas il pourrait ne pas la revoir. Lorsque je lui demande quelle raison il a de penser cela, il me répond : "Eh bien, on ne sait jamais. Tu sais les autres pensions ont d'autres règlements et on peut m'interdire de la voir".

N'est-ce pas bien là l'angoisse irrationnelle de perdre l'objet d'amour ?

De même lorsqu'il perdit une fois la calculette appartenant à sa mère, une énorme angoisse se déchargea à travers cet événement. Il craignait que sa mère ne le rejette une fois de plus comme elle l'avait fait quand il perdit de l'argent lui appartenant. Elle lui aurait dit, apparemment, dans un état de terrible colère, de repartir sur le champ à l'Enclos. Comme j'étais sur le point de m'en aller, il me dit manifestement toujours angoissé : "Tu ne peux pas me laisser comme ça ! Tu es psy, toi. Dis-moi quelque chose pour m'empêcher de penser à ça. Sinon je ne dormirai pas de la nuit..."

Ses attentes envers moi étaient à la mesure même de son angoisse, c'est-à-dire démesurées, irrationnelles. Il attendait de moi un mot magique qui lui rendrait la paix d'esprit, qui le rassurerait. Je tentai de lui faire comprendre que ce serait normal si sa mère était déçue ou même fâchée de la perte de sa calculette. Mais qu'une réaction de colère même si elle était violente, et à plus

forterraison incontrôlée ne signifierait pas pour autant qu'elle ne l'aimerait plus, qu'elle ne voudrait plus de lui.

Je voudrais ouvrir une parenthèse ici sur cette facilité qu'avait P. de changer de discours. Le lendemain, lorsque je le revis, son angoisse si grande de la veille s'était apparemment volatilisée. Il me tint un tout autre discours par lequel il désirait sans doute se rassurer lui-même "Tu sais, ma mère, elle comprend que l'on puisse perdre quelque chose. Après tout ça peut arriver à tout le monde". Mais le discours-façade qu'il affichait de nouveau, s'effrita cette fois rapidement lorsque j'appuyai délibérément ses propos. Cela suffit à faire poindre de nouveau l'angoisse et à faire renverser le discours dans l'autre sens : "Oh, mais tu ne connais pas ma mère ! La moindre chose qui tourne mal peut tout gâcher entre nous".

Je me suis demandé, à ce stade de mes entretiens avec P., ce que je devais faire de cette angoisse quand elle resurgissait ainsi au fil du discours. Je dois dire que je me laissais surtout guider par ce que je percevais de l'authenticité et de l'intensité de ces manifestations chez lui. Dans le cadre de nos entretiens, je ne pouvais que signifier à P. que j'étais prête à recevoir ce qu'il me donnait à entendre de sa souffrance, de son angoisse, Que toutes les fois qu'il voulait bien laisser tomber le masque, qu'il était prêt à me dé-voiler sa souffrance, que j'étais disposée à l'accueillir et cela, sans qu'il ait à avoir honte ni de sa souffrance, ni de celle de sa mère. Si je juxtapose à la souffrance de P. celle de sa mère, c'est qu'on sent chez cet adolescent combien

la souffrance maternelle détermine dans une large mesure la sienne propre. Dans son identification à la mère, l'image "délabrée" qu'elle lui renvoie mine à la base son propre sentiment d'exister. La tare de sa mère, c'est au-dedans de lui-même qu'il la porte : tare maternelle qui fait la honte du fils ; dépravation de la mère qui dérobe au fils le sens de sa valeur.

Pour revenir à l'incident de la perte de la calculette, l'angoisse qu'il avait démontrée à cette occasion donnait peut-être toute la mesure de la dépendance qu'il éprouve encore à l'égard de sa mère. N'oublions pas que P., comme il le dit lui-même n'a "dans la vie que sa mère". Il n'a ni père, ni frère, ni soeur, et quant à la famille d'accueil où il a vécu, il ne semble plus garder aucun lien avec elle ; à l'Enclos comme à l'école non plus, il ne semble pas avoir d'attache particulière. Il semblerait que pour lui, seule compte cette relation avec la mère, relation qui donne à penser des fois qu'elle est de type fusionnel, et d'autre fois même, de type "amoureux". Ainsi P. me raconte comme quelque chose d'extrêmement précieux cette nuit de Noël qu'ils ont passée tous les deux en tête à tête jusqu'au matin, et où ni l'un ni l'autre n'était conscient des heures qui s'étaient écoulées. Les cadeaux par ailleurs, que lui offre la mère sont des parfums de luxe et un rasoir alors qu'il est encore imberbe.

Je me suis demandée à quel point cette relation à la mère ne comportait pas quelque chose d'incestueux. Depuis tout jeune, P. a l'habitude de la nudité du corps de sa mère. Je me suis posé la

question de ce que pouvait représenter pour un garçon en âge de l'oedipe et qui de surcroît n'avait aucune instance paternelle entre lui et la mère, d'être ainsi en contact avec le corps nu de sa mère. Peut-être est-ce pertinent de dire ici que P. n'appelle pas sa mère "maman" et ce depuis des années. Pourtant depuis qu'il a été placé, il n'a jamais cessé de la voir régulièrement. Je lui ai posé la question :

- Qu'est-ce que cela te fait quand tu penses à lui dire "maman" ?
- Ca me gêne.
- En quoi cela te gêne-t-il ?
- ... (il hausse les épaules et ne répond pas).
- Selon toi qu'est-ce que cela fait à ta mère que tu ne l'appelles pas "maman" ?
- Ma mère, elle sait pourquoi je ne l'appelle pas maman. Elle ne m'a jamais rien dit. Elle le sait dans son corps (lapsus)... dans son coeur je veux dire.

Et aussitôt, avec des larmes aux yeux, il ajoute "c'est la première fois que je parle de ça avec quelqu'un".

Ce lapsus qu'il fit à ce moment n'était-il pas le lapsus révélateur d'un type de relation incestueuse qui l'unit imaginairement tout au moins à sa mère ?

Il convient peut-être de souligner que P. a toujours partagé la même chambre que sa mère lorsqu'il est chez lui. Aurait-il été marqué par certaines scènes sexuelles (la mère recevant fréquemment des "amis de passage") ? L'indéniable réalité dont la gravité est plus lourde de conséquence, est que P. ne semble avoir jamais

bénéficié de pôle d'identification solide. Aucune figure d'homme ne semble avoir laissé chez lui de trace durable et positive. Le seul qui marque son discours, (par son absence !) c'est son père. Obsédé sans doute par cette image manquante, ce père dont il semble rechercher désespérément une trace, il se serait, peut-être, dans une certaine mesure "imperméabilisé" à l'égard de tout autre représentant paternel. Il eût fallu une figure d'autorité vraiment forte pour supplanter ce fantôme du père, et compenser le lien ambivalent et d'autant plus tenace qui le rattachait à la mère. Mais dans l'absence de tout affrontement dans le réel avec un substitut paternel, le dépassement de l'oedipe n'en devenait que plus difficile. Plus rien du coup ne venait faire coupure dans le lien fusionnel avec la mère. Aux fables de DUSS, P. répond à la fable de l'enfant qui a peur, que celui-ci est effrayé "par une vipère dans le lit". Il est possible d'interpréter cette réponse comme le malaise devant le symbole phallique qui s'interposerait entre lui et la mère. C'est peut-être aussi l'expression d'un malaise vis-à-vis de son propre sexe qu'il a du mal à accepter. Dira-t-on, à cet effet, que P. est horripilé par la vue des hommes aux jambes poilues et des hommes musclés ? Ce sentiment de répulsion face à des signes extérieurs de virilité laisse pressentir des difficultés à assumer sa sexualité de garçon.

Et pourtant le domaine de la sexualité est fortement prégnant chez P.. Que ceci soit actuellement le cas, n'a rien d'étonnant vu la période pubertaire qu'il traverse. Ces préoccupations sexuelles sont surtout évidentes dans le discours qu'il tient autour de ses

institutrices. Mais d'une manière générale, celui-ci est toujours émaillé de références sexuelles. Si on s'en tient toujours au discours, cette prégnance sexuelle existait déjà à un âge précoce. Selon ses dires, il aurait connu certaines intimités avec des filles. On peut se demander jusqu'à quel point, étant donné la problématique affective de cet adolescent, cette sexualité peut être considérée comme étant de type génital. Il arrive souvent que le matériel sexuel pré-oedipien soit camouflé par un matériel d'apparence oedipienne. Dans le cas de P., la nature du lien à la mère couplée par l'absence d'image paternelle laisse présager que la sexualité relèverait plutôt d'une phase pré-oedipienne. Il est fort probable, comme nous l'avons vu, que P. soit resté au stade d'identification primaire avec la mère. Les identifications sexuelles secondaires qui impliquent à priori la séparation-individuation d'avec la mère, semblent être restées en rade, en tant qu'elles dépendent du franchissement de l'oedipe et, chez le garçon, de l'identification à l'image paternelle.

La sexualité manifeste dans son discours, dans ses gestes mêmes, relèverait d'un ordre primaire, non encore intégré. Qui connaît P. aura tôt fait de remarquer qu'il a une habitude compulsive de se toucher le sexe. Ce qui me frappe par ailleurs dans ce qu'il me raconte, ce sont les éléments de voyeurisme, mais peut-être plus encore, à travers ces images de B.D. pour adultes (entendons pornographiques) qu'il me montre sans aucune gêne d'ailleurs, le genre de sexualité morbide dans lequel il se complaît.

Cet élément morbide de sa personnalité avait déjà frappé à son arrivée à l'Enclos ses éducateurs. Il tenait souvent en effet un discours où les thèmes : mort, peur, blessure, revenaient souvent.

A présent, les histoires "marrantes" qu'il me raconte parlent presque toujours de corps écartelés, écrabouillés, de piqûres sadiques. Quant à ces images morbides de B.D. où il est question de têtes décapitées, de pénis tranché (1), à ma question de savoir l'effet que ça lui fait de voir ces images, il me dit que ça lui "fait du bien", ça le rend "heureux"...

Il m'a semblé percevoir quelque chose de cette morbidité là sous un autre aspect lorsqu'il me parle de son institutrice.

Parler de son institutrice constitue son sujet de conversation favori. Les relations qu'il a avec elle sont hérissées, souvent violentes verbalement, quand elles ne débordent pas sur de la violence physique (gifles par exemple). Le fait est que P. se fait souvent remarquer en classe par un comportement indiscipliné et des répliques insolentes, ce qui lui vaut des "colles" fréquentes et des remarques parfois humiliantes de la part de l'institutrice. Le ton sur lequel P. me parle d'elle est extrêmement railleur, je dirai à la limite, méprisant. Il semble tirer une jouissance manifeste à l'acabler de termes dénigrants : "c'est une c..., c'est une excitée (!)", à relever chez elle les traits qui la défavorisent le plus physiquement. Une agressivité extraordinaire se décharge contre cette institutrice "si je la voyais dans la rue, dit-il, je la tuerais". Une autre fois, elle aurait voulu de frapper mais soulevant le bras pour se défendre il lui aurait tordu la main. Est-ce vrai, est-ce faux ?

Il faut toujours se méfier d'une certaine fabulation chez P.. Mais ce qui est manifeste est que cela constitue, pour lui, un discours jouissif qu'il se répéterait indéfiniment si on ne l'arrêtait pas.

Je me suis demandée au sujet de ce discours que je sentais "visqueux", s'il ne recelait pas autre chose dessous. Et tel m'a semblé être le cas car à un moment, je lui ai demandé depuis quand ses relations avec elle s'étaient ainsi détériorées. Quelque chose d'inattendu se produit à ce moment. Il marmonna : "Je sais plus... janvier, février, peut-être". Et tout à coup il dit : "Je suis fatigué, j'ai le cafard... je sais pas ce que j'ai. Je devrais voir le médecin peut-être".

Ce qui s'était passé en février, ce fut des "vacances horribles" avec sa mère où celle-ci lui avait dit : "Je me demande pourquoi tu es sur la terre" et lui-même lui avait dit des grossièretés et l'avait même giflée ! Mais cela lui avait été intolérable et il lui avait tout aussitôt demandé pardon. Cet acte subit même une dénegation de sa part puisqu'il me dit une fois "Je n'ai jamais tapé ma mère. Je ne la taperai jamais". C'est lorsque je lui rappelle moi-même l'incident qu'il acquiesce "c'est vrai, je l'ai giflée une fois seulement !".

J'ai pensé que c'était peut-être toute cette charge d'agressivité envers la mère, encore inassumable pour lui, qui se trouvait ainsi projetée sur la personne de l'institutrice. L'agressivité envers la mère doit être freinée dans son expression chez P. par la pitié que ne peut manquer de lui inspirer cette mère alcoolique, malade des nerfs, et vivant seule. J'ai parlé plus haut de la honte et de l'humiliation

suscitées en lui par l'image maternelle. Mais la honte est un versant dont l'autre face est la pitié. Et cette pitié est à plus forte raison compréhensible ici, qu'il s'agit d'un fils sans père chez qui le désir de protection envers la mère doit être, par conséquent même, accru. On peut souligner entre parenthèses que ce dont P. doit protéger sa mère c'est d'elle-même, de son propre désir d'auto-destruction. D'où le sentiment d'impuissance et de désespérance auquel le désir doit se heurter.

J'interprétais les attitudes agressives de P. envers l'institutrice comme étant un transfert maternel négatif : "Tu ne penses pas qu'il y a un rapport entre ce qui s'est passé avec ta mère pendant ces vacances et ta relation qui s'est dégradée juste après avec l'institutrice ?".

J'ai pensé par la suite que mon intervention avait été trop directe ou alors qu'elle était trop tôt.

Il me fit en tout cas cette réponse agressive : "Si tu penses qu'il y a un rapport, ça c'est toi qui le penses. Pour moi, avec ma mère c'est une chose, avec l'institutrice c'est autre chose". Par la logique "tranchante" de son raisonnement, il voulait (se) démontrer l'indiscutable différence entre son institutrice d'une part et sa mère de l'autre. Ce qui me frappait surtout dans cette réplique, c'était l'agressivité contenue dans le ton. Agressivité qui recouvrait sans doute une défense contre l'idée impensable (consciemment impossible à se penser), que les sentiments agressifs, haineux, destructifs qu'il éprouvait à l'égard de l'institutrice pouvaient avoir

un lien quelconque avec ses sentiments envers sa mère.

Autre particularité de cette relation à l'institutrice qui retint mon attention, c'est une dimension d'alternance où il est tour à tour l'agresseur et l'opprimé, celui qui humilie et celui qui est humilié. Lorsque l'institutrice lui dit que sa rédaction est "nulle" et qu'elle le traite, dit-il de "con", il déchire sa feuille en morceaux dans un acte symbolique d'agressivité vengeresse en même temps que d'auto-destruction. Il espérait par cela du même coup l'atteindre et avoir prise sur elle. Cela s'entend quand il dit "Alors là elle devient toute gentille...".

Dénoncé comme sans valeur par l'institutrice, le sentiment de non-valorisation qui l'accompagne ("je me demande pourquoi je suis là...") se charge de tout le désespoir qui gît à sa source et le conduit à cet acte rageur par lequel il "s'auto-annule" par la destruction de son "oeuvre", de sa production qui constituait une sorte de représentant symbolique de lui-même aux yeux des autres. Par ce geste, P. désirait atteindre, certes, l'institutrice, mais à travers celle-ci c'était sans doute la mère elle-même que le geste visait. Geste qui semblait lourd de ce message : "puisque je ne me sens d'aucune valeur, que les autres ne me reconnaissent pas de valeur non plus et que ton image en moi ne peut m'aider à me sentir digne d'exister, il ne me reste plus qu'à me détruire".

Mais cet état de victime, d'opprimé peut se retourner chez P. en un mouvement d'assujettissement de l'autre. Ainsi, lorsque l'institutrice lui dit qu'il est "con", il répond "je suis con, je

sais que je le suis". Il ajoute cependant "Mais c'est pas la peine de gueuler comme ça... !".

Qu'un élève s'adresse en ces termes à son institutrice qui, bon gré, malgré, représente une figure d'autorité provoque des interrogations quant à la qualité du Sur-Moi chez ce garçon.

Ce qui se fait jour en tout cas, c'est qu'une tentative de contrôle autoritaire sur l'autre se manifeste dans un temps connexe au mouvement d'auto-dépréciation. Il y a là un mouvement d'alternance où la dimension de l'humiliation, du rabaissement de soi est concomitante à une dimension de contrôle par un autoritarisme d'autant plus abusif qu'il s'exerce sur la personne même de l'institutrice.

Il semble engagé dans un combat duel avec cette institutrice où l'ultime enjeu semble être la destruction de l'un ou de l'autre. Cela n'est-il pas la réplique de ce qu'est la relation avec la mère ? Cette relation où deux êtres qui ne peuvent se passer l'un de l'autre s'affrontent malgré tout dans une violence qui est à la mesure même à leur attachement réciproque ?.

Quand P. parle du mari de l'institutrice, même délectation dans une dévalorisation systématique de cet homme, sauf que la jouissance à dénigrer semble encore plus intense ! "Il est laid, gras et barbu !..." qualificatifs, si on s'en tient au ton, qui renferment tout ce qu'il y a de plus avilissant chez un homme. L'institutrice, d'après P., parle souvent de son mari et de ses enfants et cela semble le choquer : "c'est pas normal de parler comme ça de son mari et de ses enfants". Mais lui-même a l'air de nourrir une certaine curiosité à l'égard du mari.

Je me suis d'abord demandée si quelque chose de l'ordre d'une rivalité oedipienne ne se jouait pas là, par une identification de l'institutrice avec la figure maternelle. Mais il m'a semblé que le désir de combattre dans l'imaginaire l'autre homme, de l'évincer pour prendre sa place, aurait coloré un tant soit peu d'angoisse le discours tenu à son sujet. Il me semblait plutôt que le besoin de le rabaisser et la jouissance prise à cela était l'expression d'une jalousie d'un autre ordre.

La souffrance de P., si on peut la réduire à cela, réside dans l'image d'un père qui ne lui a jamais été présenté sauf négativement et par bribes ! La souffrance qu'implique pour lui l'absence d'un père, d'un homme qu'il pense être aussi la cause de cette image dépravée qu'offre aujourd'hui sa mère, ne trouve-t-elle pas une compensation sur un mode quasi-sadique dans l'image d'un mari et d'un père dont il se réjouit qu'il ne correspond pas à l'image idéale qu'il se fait de l'homme ? En ce sens, dans l'imaginaire tout au moins, il n'a plus rien à envier aux autres. C'est une consolation négative certes, de type quelque peu morbide, mais à défaut d'autre... C'est la jouissance du malheur des autres qui nous console d'être si mal loti nous-même !.

Les premières paroles que m'avaient dites P. avaient été : "Je me demande pourquoi je suis là... ma mère a fait la plus grosse connerie de sa vie en rencontrant mon père...". Je crois que ces phrases recèlent tout le malheur de P. La "connerie d'avoir rencontré son père" c'est de lui avoir donné la vie avec un non-sens à sa source. C'est-à-dire avec cette absence apparente d'un désir qui aurait

lié cet homme à sa mère et l'aurait appelé lui, P., à la vie.

Rappelons que la mère ne parle jamais de cet homme à son fils sauf si lui-même ne la sollicite. Quand elle en parle c'est toujours en termes négatifs, et elle ne donne de son portrait physique que des détails (par exemple : il avait de grands pieds, il fumait...) P. dit que c'est par crainte qu'il ne fasse des recherches pour le retrouver...

Qu'elle parle ainsi toujours négativement de cet homme suscite en P. des mouvements de grande colère, de révolte "Pourquoi tu m'as fait avec lui, alors ?".

Avec moi, il dit dans un moment de douleur et de colère : "Sans ses conneries, ce ne serait pas comme ça... Pourquoi elle a dû faire cette connerie avec un homme ? Elle avait qu'à prendre la pilule... (et suivirent des propos d'un cynisme cuisant au sujet de la jouissance sexuelle des uns dont d'autres ne devraient pas faire les frais.).

Si, à travers ce discours, P. adressait d'amères reproches contre la mère elle-même qui lui avait, dirait-on, infligé l'existence, s'il s'en gargarisait comme d'invectives dont il s'accablait lui-même en fin de compte, il me semblait lire en toile de fond que ce qui constituait le "ratage" de cette existence, c'était bien l'apparente absurdité qui en était à l'origine.

Si seul l'amour donne un sens à la vie, cet autre qui ne fut qu'un géniteur et dont l'image dé-figurée (la mère ne lui a jamais décrit son visage) est toujours dépeinte au négatif, cet autre

qui par son amour pour la mère aurait revêtu de "signifiante" l'existence du fils, cet autre enfin, élément tiers du triangle raté laisse à la place qu'il devrait occuper un trou que colmate tant bien que mal quelques éléments disparates, fragmentés, morcelés (ses grands pieds, son état de fumeur...).

A ces éléments-là de son père, P. semble se raccrocher comme à quelques pièces de puzzle éparses impossibles à assembler en un tout signifiant. Discerne-t-on un rapport avec ces personnages dé-figurés, dé-coupés, écartelés de ses B.D. et des histoires dont il raffole ?.

Dans ce triangle raté, ce n'est pas tant l'absence du père dans le réel qui est l'élément fauteur de trouble. Une présence symbolique au niveau du discours de la mère aurait pu prendre le relais. Mais il aurait fallu qu'elle soit présentifiée de façon suffisamment valorisante et soutenue pour être structurante. Tel ne fut malheureusement pas le cas pour P..

L'absence d'une figure paternelle, l'incertitude quant aux sentiments maternels, tout ceci détermine chez P. une quête angoissée d'un sens à donner à son existence. Existence dont on pourrait dire qu'elle semble dominée par l'absence, qu'elle semble demeurer dans une plus proche parenté avec la mort qu'avec la vie. "Moi, je ne demande rien, me dit-il un jour ; juste un petit coin pour ne rien faire, où je pourrais dormir pour tout le temps". Cette absence de tout désir, cette recherche d'un "repos éternel", d'un non-faire absolu, figurant le désir d'anéantissement de soi, laissent présager au fond de lui toute la prégnance de la pulsion de mort.

A la Fable de l'Oiseau des fables de DUSS :

"Un papa et une maman oiseaux et leur petit oiseau dorment dans le nid sur une branche. Mais voilà qu'un gros vent arrive, il secoue l'arbre et le nid tombe par terre. Les trois oiseaux se réveillent brusquement. Le papa vole vite sur un sapin, la maman sur un autre sapin, que fera le petit oiseau ? Il sait déjà un peu voler", P. donne comme réponse que "le petit oiseau s'est assommé en tombant par terre et qu'il est mort". Y aurait-il une relation à faire avec sa propre chute spectaculaire à l'âge de 3 ans juste avant "l'abandon" par sa mère ? Souffrant peut-être déjà de l'absence d'un père, cet abandon par la mère n'a-t-il pas brisé à tout jamais quelque chose en lui, traumatisme qu'il se rejoue à volonté en évoquant le souvenir de cette chute qui lui a fracturé les membres ?

Dans ses flirts avec le morbide, ses jeux avec la mort, on peut entrevoir une recherche du Père, de ce Père-Loi qui viendrait scinder l'union mortifère entre la mère et l'enfant, le faisant accéder par là même au Désir, à la Vie. On notera entre parenthèses ici, qu'à la planche maternelle du Rorschach, P. voit "un ensemble de virus, des champignons" (de l'eczéma) "tels qu'il les a déjà eus, dit-il, sur la peau !". Cette métaphore maternelle émanant de la représentation inconsciente qu'il ^{en} a, se passe de tout commentaire...

A rester dans ce lien fusionnel avec la mère, l'enfant demeure prisonnier de la pulsion de mort qui vise justement la quiétude d'une non-existence ; il ne peut se dégager non plus de l'emprise d'une destructivité déployée envers l'Autre (la mère) mais aussi envers

lui-même - (destructivité qui prend sa source dans les pulsions sadiques orales de l'enfant)-. C'est contre ces forces destructives aveugles que le père, symbole de la Loi, viendrait protéger et la mère et l'enfant (WINNICOT), transmuant ainsi les pulsions de destruction et de mort en élans de vie et de créativité, transformant le chaos primitif de l'enfant en un univers structuré par sa Loi.

C'est bien cette recherche du Père-Loi que laissent transparaître les questions "bizarres", "morbides" que P. pose à ses éducateurs : "Si jettue, elle me fait quoi la police ? Si je vole, je vais en prison ?".

Mais dans l'absence d'une figure paternelle structurante, P. s'identifie aux "bribes" du portrait morcelé de son père. Ainsi, je sens toute fierté lorsqu'il me fait remarquer qu'il a de grands pieds "comme son père". A travers les fragments épars de l'image paternelle, c'est sa propre origine que P. tente de reconstituer, c'est sa propre identité qu'il tente d'asseoir sur des bases tangibles.

Cette identité demeure chez lui fort précaire, et cela se conçoit. Ainsi, il appose partout sa signature, cherchant par là même à se désigner au regard des autres comme de lui-même. On soulignera que ce nom qu'il porte n'est pas le nom du père mais celui de sa mère. Une grande susceptibilité se cristallise autour de ce signifiant qui le désigne : Une fois, alors que l'institutrice estropie son nom, il la reprend de manière agressive sous-entendant qu'elle aurait fait exprès de tourner son nom en dérision. Sans doute était-ce là la projection d'un sentiment d'identité trop précaire pour tolérer quelque "irrespect" envers le signifiant qui le représente au monde.

Il faut dire que ce "nom du père" que nous portons est le signifiant premier qui nous fait pénétrer dans l'univers symbolique. En tant qu'il constitue notre "marque", il nous dé-marque en même temps des autres ; il opère pour nous comme une découpe dans le réel et nous confère pour ainsi dire, notre signe de distinction par rapport aux autres. Chez P., la défaillance se situe justement au niveau du Nom du Père qui n'a pas fonctionné en tant qu'instance de Loi castratrice et structurante.

Les préoccupations de P. au sujet de la religion traduisent cette quête d'une image du père qui reste vivante en lui. Il fut un temps, me dit-il, où il priait beaucoup car il espérait que Dieu puisse guérir sa mère. "Mais rien n'a changé" ajoute-t-il déçu. Il me laisse entendre aussi que toutes ses attentes envers Dieu n'avaient pour unique objet que sa mère ; c'est alors qu'il me dit "pour moi, je ne demande rien ; juste un petit coin pour ne rien faire où je pourrais dormir pour tout le temps". J'ai pensé que ce que P. demandait à Dieu c'était qu'il réhabilite en quelque sorte l'image déchue de sa mère à ses yeux, puisqu'en la guérissant, il réparerait l'image négative qu'elle lui renvoie. Ce qu'il Lui demandait aussi d'autre part, c'était bien de la protéger contre cette compulsion à s'auto-détruire à travers la boisson. Quand on sait la fonction symbolique du père en tant qu'il protège la mère contre les pulsions destructrices de l'enfant, ne peut-on déceler à travers cette supplique adressée à Dieu, toute la désespérance engendrée par un poids de culpabilité accrue face à une mère qui s'emploie elle-même à se détruire ? Puisque le Père céleste n'a pu sauver l'image de la mère, n'a pu la

rétablir dans son intégrité aux yeux de l'enfant, c'est l'image de ce dernier lui-même qui se trouve menacée de désintégration. C'est ainsi que P. semble demeurer dans les limbes d'une existence en suspens, d'une histoire en attente d'elle-même...

Dans l'absence d'un substitut paternel qui serait capable de présentifier cette Loi structurante et en même temps compenser la rancune initiale due à la séparation de la mère, P. continue à river ses regards vers Dieu. Peut-être essaie-t-il de résoudre par là même le "mystère de sa création", de ses origines nébuleuses, et conférer ainsi un sens à sa vie. A défaut d'un père terrestre, peut-être recherche-t-il auprès de l'instance paternelle suprême ce dont il a manqué...

C O N C L U S I O N

L'instauration d'un processus de réparation chez ces enfants et adolescents "cas sociaux" passe, avant tout, par une valorisation de l'image que le jeune a de lui-même. Ce travail n'est lui-même pas dénué de risques, puisque renvoyer à un abandonnique une image positive de lui-même peut susciter de l'angoisse et de la culpabilité, en même temps qu'un désir de retrouver une sécurité existentielle cristallisée, pour lui, dans sa mauvaise image (cf. LAJEUNESSE). Cette image négative de lui-même le sécurise en effet, en tant qu'elle "blanchit" du même coup l'image parentale. Lui renvoyer une bonne image peut aboutir, en fait, à une sorte d'absurdité existentielle où son "malheur" d'avoir été rejeté par ses parents ne serait plus justifié puisqu'il est "bon".

Offrir au jeune la sécurité dont il a manqué se fera plus profitablement souvent, à travers un programme d'activités structurées qui prennent en même temps une valeur structurante pour lui. L'enfant de même que l'adolescent agissent plus souvent qu'ils ne parlent, et le sécuriser à travers une participation active à la vie du groupe par exemple, s'avère parfois plus efficace qu'une démarche de thérapie verbale avec lui. Cependant, le jeune carencé a besoin d'un lieu de parole où sa souffrance peut se dire, c'est à travers une verbalisation autour du manque ressenti que le jeune peut espérer sortir de l'agir pulsionnel et opérer une distanciation d'avec sa souffrance.

L'adulte qui travaille auprès du "cas social" doit apprendre à devenir un réceptacle de son angoisse, de son agressivité tout en sachant, cependant, la limiter pour que le jeune ne s'y noie pas. Il lui faudra souvent fonctionner comme un Moi auxiliaire pour l'enfant lorsque celui-ci se trouve débordé par cette angoisse et cette agressivité même. Il n'est certes pas facile d'être confronté journellement au jeune "cas social". Cela implique, en effet, un profond respect de l'autre et des symptômes de sa souffrance même si ceux-ci sont affolants. L'incapacité d'assumer ces symptômes souvent intolérables pour l'équipe éducative, mais témoins, malgré tout, de la souffrance du jeune, risque souvent d'encourager chez ce dernier le développement d'un "faux self" par lequel il s'aliènerait davantage tout en confortant l'adulte.

Il ne faut pas oublier que l'influence de l'environnement est encore plus prégnante chez l'enfant que chez l'adulte. Alors que chez ce dernier la réalité psychique l'emporte sur le réel, l'enfant demeure, sans doute encore, sous une influence égale de ces deux facteurs. Dans la mesure où les adultes qui ont sa charge sauraient aménager avec soin son environnement autant extérieur que psychologique, il y aurait sans doute une forte chance pour que les dommages psychiques, déjà encourus par ces jeunes, puissent trouver dans ce nouveau milieu qu'est l'institution une compensation.

A N N E X E

PROTODOLE DE A.

1. A. De la peinture pliée en deux deser.

A. Un loup (tte la planche), ses yeux (dbl), il a un sourire narquois G F+ A

2. A. Je vois deux yeux (Drouge sup.), un nez (dbl médian), le visage (D latéraux), la bouche (rouge inférieur) DGz FC- H

3. A. Un chat (tte la planche), les oreilles (Dd sup), les yeux (D rouge médian), la bouche (Dd noir médian infér.) G F- A

4. A. Un sanglier, ses oreilles (Dd latéraux), ses pattes (D lat.) G F- A
latence plus long

5. A. Ca c'est mieux. Une chauve-souris G F+ A Ban
Un papillon G F+ A Ban

6. A. V. Ca ressemble à rien - - -

7. A. V. Ca ressemble encore plus à rien - - -

8. A. Radio d'un gosier G F- Anat

V. là, deux yeux (rose sup.) des cheveux ou un casque sur les oreilles (rose lat.), un bonnet (jaune sup.), des yeux (vert), le nez (gris inf.) DGz FC- H

9. A. V. Je vois rien - - -

10. A. C'est les cheveux d'une femme (rose médian), ici-là, les yeux (bleu médian). Elle a un rite "aquatique" (!?) (vert médian) DGz FC- H
Il y a des pétards qui pétent de chaque côté et puis une couronne en haut (gris) D D F+ F- Frag Obj

PSYCHOGRAMME

R = 12
REFUS = 6

LOCALISATIONS :

G = 6
G % = 75 %

H = 3

H % = 25 %

D = 2
D % = 17 %

F.S = 0 : 0 => coarté

F = 11
F % = 92 %

A = .5
A % = 42 %

Succession : Rigide

F + = 4
F + % = 33 %

Ban = 2

PROTOCOLE DE P.

1. A.	Un papillon	G	F+	A	Ban
2. A.V.	C'est quoi ce truc ? Des éléphants qui se battent	G	Kan+	A	Ban
3. A.	Des mecs qui font la cuisine ; au milieu un papillon (rouge médian)	G D	K+ FC+	H A	Ban Ban
4. A.	Une sorte de monstre, de démon (ça te gêne si je dis ça ?)	G	FClob+	H	
5. A.	Un papillon de derrière	G	F+	A	Ban
6. V.	Une libellule, avec la queue (axe médian inf.), et les ailes (Dd latér.) ; il lui manque la tête. Elle s'est faite "défracter" (!?) (à l'enquête : "décapiter")	G	F-	A	
7. V.	Un ensemble de virus. Des champignons. Des plaques qui se collent à la peau. Des microbes. (J'en ai 24)	G	ClobF	Anat	
8. A.	La maxi-tête Des panthères (rose lat.). Il y a un dieu tout en haut. (gris sup.) et les panthères vont rejoindre le dieu là, ce sont des décorations (orange, rose, bleu, médian)	G D D	F- Kan+ FC+	H A Pays.	Ban
9. A.	Deux mantes religieuses (orange sup) ou deux sorcières ;	D D	F- F-	A H	

9. Là, des démons (vert)
et ici des arbitres qui sont là pour se défendre (rose)
(ça va me rendre fou !)

D FC-
D F- H

10.A. Là mer
Des poissons ou des serpents à deux têtes (vert) ;
il y a de tout

G FC Pays.
D F- A

PSYCHOGRAMME

R 17

REFUS = 0

LOCALISATIONS : G = 9

G % = 53 %

H = 5

H % = 29 %

T. R. I = 1 : 2 => Coartatif

D = 8

D % = 47 %

F. S 2 : 0 => Coartatif

F + = 7

F + % = 41 %

A = 8

A % = 47 %

Ban = 6

SUCCESION : RIGIDE

REPONSES DE P. AUX FABLES DE DUSS

1. FABLE DE L'OISEAU

"Il s'assomme en tombant par terre ; il est mort."

2. FABLE DE L'ANNIVERSAIRE DE MARIAGE

"Pour cueillir des fleurs aux parents. "

3. FABLE DE L'AGNEAU

"L'agneau dit : on fait un combat et celui qui gagne va boire du lait ; et celui qui perd va bouffer de l'herbe. Celui qui est mort est mort."

4. FABLE DE L'ENTERREMENT

"L'oncle d'Antoine."

5. FABLE DE LA PEUR

"De la vipère qui est dans le lit."

6. FABLE DE L'ELEPHANT

aucune réponse.

7. FABLE DE L'OBJET FABRIQUE

"Il ne donnera pas à la mère, même s'il l'aime."

8. FABLE DE LA PROMENADE AVEC LA MERE

"Il fait la gueule. Il a eu le cafard. "

9. FABLE DE LA NOUVELLE

"Il a un père."

10. FABLE DU MAUVAIS RÊVE

"Il rêve qu'il était Superman et il s'est cassé la jambe. Puis il a eu le cafard."